

# JOURNAL

## DES DEMOISELLES.

Instruction.

### Une Nuit d'Été à Rome.

Lorsque le soleil a dardé son dernier rayon et disparaît après avoir brûlé les champs des antiques Sabins, Rome, semblable à une reine qui se lève après un long sommeil, Rome se dresse dans l'espace et le remplit de sa majesté. Tous les monts dont elle est entourée se colorent de pourpre et forment, pendant quelques instans, comme un cadre d'or, au sein duquel la ville des Césars déploie sa mélancolique grandeur. Bientôt la teinte lumineuse disparaît; la gigantesque coupole de Saint-Pierre s'efface, les dômes des quatre cents églises que renferme la cité chrétienne pâlisent et se plongent dans l'obscurité. Alors les habitans de Rome, retenus captifs par la chaleur dévorante du jour, sortent enfin, ils se répandent dans les rues, ils s'agitent, ils vivent. Les cafés s'illuminent, le brillant Corso, envahi de toute part, devient une arène de bruits et de mouvemens; les palais s'étaient, pour ainsi dire, les balcons s'ouvrent, l'air du soir, comme un ami long-

tems attendu, circule dans les vastes appartemens et joue avec les tresses noires qui serpentent sur la tête des dames romaines. Cette ville qui, silencieuse, déserte comme après les dévastations du Vandale, était, il y a peu d'heures, un foyer ardent, cette ville n'est plus la même. Un ciel bleu, étoilé, la regarde, la console, l'entoure d'un manteau d'azur. Au morne silence succèdent de bruyantes acclamations; on se presse, on se heurte; les guitares vibrent; des chants se font entendre de toute part. On dirait qu'une moitié de Rome raconte à l'autre ses joies et ses douleurs, et que les intérêts matériels, oubliés pendant quelques heures, permettent aux hommes une douce sympathie.

O reine de la chrétienté! quelle est cette mystérieuse puissance qui vient associer le souvenir des saints martyrs aux émotions du monde? Sentimens religieux, c'est vous, sans doute, qui, planant sur ces têtes exaltées, donnez à tout ce qu'on voit ici, à tout ce qu'on y éprouve, ce besoin d'avenir et d'espérance dont l'âme se sent transportée!

Ici tout est empreint d'un charme irrésistible, indéfinissable, c'est un mélange de vague, de positif, de nonchalance, d'énergie... c'est de la rêverie comme il n'y en a pas ailleurs, c'est une teinte toute vaporeuse, dans laquelle l'imagination se débat sans cesse. Il y a des roses



dans l'air ; il y a la brûlante lave des volcans , et cette brise africaine remue un parfum d'antiquité qui semble grandir l'homme , et le préparer à l'illustration . La lune paraît plus grande , plus lumineuse ; on dirait que le soleil est plus voisin de la terre ; et lorsque la colonne Antonine projette son ombre imposante , on croit que ce poète de l'antiquité doit parler tout-à-coup , et raconter de grandes choses .

Mais tandis qu'on se laisse aller à cet abandon qu'inspire toujours la musique pendant la nuit , tandis que l'on s'identifie avec le chanteur , qui , placé sous un balcon , dit sa douleur ou sa joie , un bourdonnement se fait entendre au loin ; bientôt des accens mâles et sévères retentissent et viennent frapper l'oreille : des flambeaux brillent , le Corso respendit d'une soudaine clarté ; d'innombrables capucins s'avancent lentement ; ils marchent deux à deux , leurs bras croisés sur la poitrine semblent soutenir leur barbe épaisse ; ils chantent l'office des morts ; ces chants lugubres se répètent par toutes les confréries qu'on distingue à la couleur de leur ample capuchon , et qui marchent après les capucins , avant-garde nécessaire de toutes les cérémonies religieuses à Rome . On dirait que les palais bardés de fer , dont le Corso est rempli , ouvrent leurs voûtes profondes , et renvoient , par un écho sépulcral , la voix sonore des prêtres . Les flambeaux approchent ; ils entourent , précèdent , et suivent un cercueil que des hommes vigoureux portent sur leurs épaules . Le mort est à visage découvert , ses traits livides et pâles réfléchissent la lumière terne et tremblotante dont il est entouré . C'est un *memento* en action , c'est le contraste de toutes les illusions humaines ! Hélas ! hier encore , celui qu'on porte ainsi chantait peut-être sous ce balcon , devant lequel , froid , insensible , il passe maintenant... Peut-être s'en est-il éloigné , faisant de longs projets d'avenir... peut-être , aujourd'hui même , devait-il re-

cevoir la main de celle qu'il avait méritée !

A mesure que la triste procession s'avance , les chants de mort remplacent les chants de joie . La foule s'ouvre , elle s'incline ; le cortège funèbre défile , les flambeaux s'éloignent , la robe brune des capucins s'éclipse peu-à-peu ; la sombre harmonie s'affaiblit , et bientôt , comme une vague irritée qui vient mourir sur la grève , ce bruit lugubre s'éteint dans un dernier et lointain bourdonnement .

Cependant , cette impression grave s'efface , et les groupes se reforment çà et là ; les guitares s'accordent , vibrent et préludent de nouveau . Parmi ces flots d'hommes , les uns chantent , les autres écoutent en silence . Ici , c'est une strophe du Tasse que raconte , en accens passionnés , une voix expressive . Là , le tendre Métastase prête son charme à quelque mystérieuse douleur . Plus loin encore , c'est une improvisation vive , éloquente et chaleureuse ; on dirait qu'Erato plane sur la ville , et qu'elle prodigue en passant les trésors de son imagination . Tout prend une couleur animée , entraînant et comme embellie de mille nuances , car l'exaltation est à la fois dans les gestes , dans les pensées , dans les voix ; l'ame s'épanche en sentimens violens ou généreux ; elle déborde , écoute , comprend ; et cédant à une disposition bienveillante , elle se laisse aller à cette pitié qui la ramène vers sa divine essence .

Parfois , cependant , un cri de détresse vient interrompre les nombreux concerts , et répandre l'effroi dans tous les cœurs . Le poignard d'un rival a frappé ; et tandis que la victime se débat sous le fer homicide , la foule s'entr'ouvre , se partage , et laisse échapper l'assassin . Ici , la jalousie est une maladie du sol ; cette maladie a ses accès , ses paroxismes ; et comme chacun sait qu'il peut lui-même en être attaqué d'un moment à l'autre , il en résulte un mouvement réfléchi qui arrête l'indignation , et donne au coupable le tems de s'évader .



Mais les sérénades ne sont pas les seuls plaisirs que goûtent les Romains pendant les soirées de la canicule. En descendant le Corso, du côté de la porte du Peuple, on passe par une petite rue à gauche, et l'on arrive en peu d'instans au mausolée d'Auguste. C'est un rendez-vous général, où tous ceux qui peuvent payer quinze sous et faire quelques apprêts de toilette accourent à l'envi. Suétone nous apprend que ce monument, placé entre la *Via Fluminia* et la rive du Tibre, fut élevé, par le maître du monde, à l'instar du tombeau célèbre qu'Artémise consacra à la mémoire de son époux Mausole, roi de Carie.

Les cendres d'Auguste reposèrent longtemps au sein de ce beau monument; Virgile nous assure que les restes de Marcellus, neveu de l'empereur, y furent également déposés. On sait aussi qu'Agrippa, Octavie, sœur d'Octave, et Drusus, y trouvèrent leur place. Au dire de Suétone, les cendres des deux Julies, l'une fille, l'autre nièce de l'heureux vainqueur d'Actium, n'y furent point admises, et cela, par un ordre formel de l'empereur. Tacite nous dit que la dépouille mortelle du grand Germanicus, victime de la noire jalousie du cruel Tibère, y fut portée à son tour; enfin nous savons que ce tombeau fut destiné aux empereurs, et que Nerva est le dernier qui y fut déposé.

On ignore l'époque exacte à laquelle commença la dégradation de ce bel édifice, si digne du nom et du siècle d'Auguste, et si bien en rapport avec ce grandiose qui caractérisait les Romains d'alors. On sait seulement qu'en 1167, ce tombeau était métamorphosé en forteresse, qu'elle fut prise d'assaut, saccagée et démolie en partie, lors de quelque sanglant démêlé entre des partis rivaux.

Ce lieu est aujourd'hui le rendez-vous des gens paisibles qui vont y respirer pendant les belles soirées de l'été. On y entend une excellente musique militaire

qui alterne avec un bon orchestre, et l'on y chante les chœurs de *la Norma*, de la *Semiramide*, ainsi que les morceaux les plus goûtés du public. Le mausolée d'Auguste est intérieurement disposé comme le Colysée, mais dans des proportions plus petites; il n'y a par conséquent pas de toit: aussi les étoiles semblent-elles faire partie de la fête, et la voûte céleste donne à l'ensemble un prestige que les combinaisons humaines ne sauraient remplacer. On se promène dans le centre, où l'on est vu, et d'où l'on peut voir tout le monde, puisque la construction est circulaire. Des gradins à trois rangs garnissent le pourtour, et sont absolument placés comme ils étaient autrefois dans les grands amphithéâtres des Romains. Au-dessus de cet emplacement s'élèvent les loges, d'où l'on descend pour se promener dans l'enceinte, et circuler avec nonchalance jusqu'à ce que la fatigue ou le caprice ramène dans la loge abandonnée.

L'illumination est faite avec goût et recherche; elle présente un mélange de lampes ordinaires, de verres de couleurs, et de lanternes en papier peint, qui reposent la vue, et dont l'effet est très-pittoresque. La soirée se termine par un feu d'artifice, mais bien différent des nôtres: la fusée inévitable, le temple éclairé avec des lampions, et le monotone bouquet, sont remplacés ici par des effets bizarres, inattendus, et qui varient sans cesse: ce sont des couleurs admirables; elles paraissent, se remplacent, se mêlent et se reproduisent encore d'une manière quelquefois extravagante, mais toujours merveilleuse. Il y a dans tout cela quelque chose d'extraordinaire et d'imprévu, qui captive l'attention, et qui rappelle à la mémoire du spectateur toutes les fictions des poètes; tantôt on se croit dans l'enfer du Dante, les diables sautent, la poix bouillonne; tantôt ce sont les jardins d'Armide dans toute leur splendeur; on y cherche Renaud et les deux chevaliers qui doivent l'arracher à ce lieu de délices



pour le rendre à la gloire, et pour délivrer Jérusalem. Enfin l'ensemble de ce spectacle offre à l'esprit une impression dont, comme point de départ, l'imagination s'accommode fort bien, grâce à l'ingénieux inventeur de ces élégans pyriques. Cependant, il faut le dire, un feu d'artifice, quelque parfait qu'il soit, laisse toujours, comme tout ce qui finit, un sentiment de tristesse et une certaine contrainte dans la pensée. N'est-ce point une image de la vie que ce mélange de bruit et de teintes brillantes, sombres ou pâles?... Ces mille variations de couleurs, ces lumières, qui vacillent et semblent défaillir, ne sont-elles pas comme les phases de l'existence humaine, parfois si pleine, si agitée, si joyeuse; et parfois si triste, si misérable, si décolorée!

Ces soirées au tombeau d'Auguste s'appellent *Fochetti*; elles sont fort du goût des Romains et des dames romaines: c'est, avec le théâtre et les cérémonies de Saint-Pierre, un sujet interminable de conversations et de projets: « Je vais aux » *Fochetti*; y viendrez-vous? Voulez-vous que nous allions ce soir au spectacle, ou bien aux *Fochetti*? Après les » *Fochetti*, j'irai vous chercher. Venez » souper avec moi après les *Fochetti*, etc. »

Il faut convenir, à l'éloge des Italiens, que dans une réunion aussi nombreuse, composée de tant d'éléments divers, on trouve une politesse, une aménité, qu'on chercherait vainement dans une réunion semblable en France, pays que nous vantons toujours comme le type de la civilisation et du bon goût. Aux *Fochetti*, les femmes ne sont point exposées à entendre de ces expressions romantiques que devrait à jamais proscrire la plus simple bienséance. Ici le sentiment des convenances, et ce tact délicat qui donne sur-le-champ la mesure de ce qu'on peut dire ou de ce qu'on peut faire, mettent les dames à l'abri de toute incartade. Lorsqu'une femme s'avance, on lui fait place sans la regarder sous le nez; jamais on

ne voit un homme, se posant vis-à-vis d'une dame, diriger sur elle, et jusqu'à lui faire perdre contenance, une insolente lorgnette. Sans doute, le climat a enfanté le *dolce far niente*, cet attribut de l'Italie: or, il faut de l'activité pour être méchant, et c'est pour cela que les paresseux de tous les pays sont en général d'excellentes gens.

Rome, le 25 juin 1836.

D'ARLE S.

---

### Littérature Française.

---

### REVUE LITTÉRAIRE.

---

*Marie, ou l'Esclavage aux États-Unis*;  
2 vol. in-8°, par M. Gustave de Beaumont.

Long-tems les mœurs et la constitution des États-Unis de l'Amérique septentrionale ont été prônées en Europe comme les meilleurs modèles à suivre. Aujourd'hui la réaction se fait sentir, et notre public se montre assez disposé à brûler ce qu'il a adoré, en attendant qu'il adore ce qu'il a brûlé. Dans ce *va et vient* de l'admiration au dénigrement et du dénigrement à l'admiration, les personnes sensées doivent chercher à découvrir la vérité, et non adopter aveuglément une opinion. Il n'y a que les gens très-instruits qui créent des systèmes, et les ignorans qui les adoptent sans hésitation.

M. Gustave de Beaumont, dans son ouvrage intitulé *Marie, ou l'Esclavage en Amérique*, a cherché à tenir ferme la balance entre les idées de jadis et celles d'aujourd'hui. Cependant il penche vers les dernières, car son roman a pour but de mettre en relief l'une des plus grandes taches



qui départent le soleil d'équité dont se vante l'Amérique du Nord.

La tyrannie de l'homme sur l'homme, que les citoyens des États-Unis sont parvenus à faire disparaître de leurs institutions, s'est réfugiée dans les mœurs, et s'y montre cent fois plus implacable et plus sauvage que chez les despotes de l'Asie. Dans les monarchies absolues, c'est le petit nombre qui pèse sur tous ; dans les pays libres, ce sont les majorités qui oppriment la minorité. Chez les unes, les lois sont parfois injustes et dures ; chez les autres, les préjugés sont absurdes et inflexibles. Il est donc aisé de comprendre que si, dans un pays où la liberté est dans les lois, les intérêts ont toute sécurité, la tyrannie, passée dans les mœurs, apporte une grande gêne aux volontés. Ce sont les froissemens amenés par cet état de choses que M. de Beaumont a peints dans son roman.

Les Américains ont solennellement aboli l'inégalité des rangs, mais le cœur des hommes ne se réforme pas par les lois qu'ils admettent dans leurs codes. Ainsi le préjugé de la naissance a été remplacé par celui de la couleur. Les parias dans l'Inde ne sont pas plus complètement déshérités que ne le sont les nègres chez les citoyens libéraux des États-Unis. Jamais nation d'esclaves ou de tyrans n'éprouva une répulsion plus entière, plus aveugle, plus féroce pour les objets de son mépris. Les voyageurs ont déjà signalé cette anomalie, M. de Beaumont a cherché à la présenter sous une forme dramatique.

John Nelson, négociant probe, économe, religieux, très-estimé de ses compatriotes, recherchait en mariage la fille d'un riche planteur. La jeune personne, qui avait été à même d'apprécier les vertus de Nelson, agréa sa recherche ; je dis la jeune personne, parce qu'en Amérique les unions sont libres : les parens ne se réservent que le droit d'observation. Malheureusement pour John Nelson, il avait

un rival, homme vindicatif, fourbe, haineux, l'un de ces personnages si commodes aux romanciers qui veulent tourmenter leur héros.

Cet amant dédaigné alla chercher sa vengeance dans la généalogie de M<sup>me</sup> Nelson : il y découvrit une bisaïeule mulâtresse. Ce secret, caché avec soin jusqu'à ce jour, ignoré même de celle dont il devait briser l'existence, ne fut pas plus tôt divulgué que chacun s'éloigna des jeunes époux. M. Nelson dut se bannir de toutes les réunions publiques, et renoncer ainsi à exercer ses droits de citoyen.

Afin d'échapper à des humiliations journalières, M. et M<sup>me</sup> Nelson quittèrent leur ville natale, et vinrent s'établir à Baltimore, où ils n'étaient pas connus. La jeune femme mourut bientôt de chagrin, laissant deux enfans, Georges et Marie. M. Nelson gardait un silence absolu sur sa fatale mésalliance ; mais plein d'une respectueuse terreur pour un préjugé qu'il partageait au fond de son cœur, il éleva Marie dans la pensée qu'elle était vouée au célibat. Car si blonde et si blanche que fût cette jeune fille, la goutte de sang noir qu'elle avait dans les veines devait la faire renoncer au mariage, sous peine d'apporter en dot à son mari les douleurs et les affronts subis par son père.

En 1827, Marie avait seize ans. Un jeune Français, chassé de sa patrie par le désenchantement, cette monomanie de notre époque, vint en Amérique retremper son enthousiasme à la source des vertus républicaines. D'abord les habitudes puritaines de la famille Nelson l'effrayèrent. Il ne pouvait comprendre surtout la réserve et l'austérité presque monastique de l'existence de Marie, comparée à la liberté dont jouissaient les autres jeunes filles de son âge ; car aux États-Unis l'enfance et la jeunesse sont abandonnées à elles-mêmes, on les laisse fleurir comme fleurissent les arbres en attendant qu'ils portent des fruits. Les



jeunes gens des deux sexes savent seulement que du jour où l'homme est en âge de travailler, et que la femme a une famille à soigner, ce serait un crime de donner un seul de leurs instans aux frivoles passe-tems du jeune âge. En dépit de la réserve de Marie, ou plutôt à cause de cette réserve qui lui rappelait les jeunes filles de son pays, Ludovic devint amoureux de Marie; il offrit son cœur et sa main. Des larmes répondirent seules à ses protestations d'amour; et le vieux Nelson, tenant à motiver les refus de sa fille, confia à Ludovic la tâche originelle qui pesait sur Marie.

A ce propos, le Français bondit. « Quoi! dit-il, les fautes ne sont-elles pas personnelles? En France, on rougirait de reprocher à l'enfant innocent son père malfaiteur; et dans le pays le plus libre du monde, dans la plus parfaite des républiques, on poursuit jusqu'à la quatrième génération une distinction injuste et atroce entre des créatures nées du même père céleste!

» La société antique avait des esclaves qu'elle livrait aux jeux du cirque, des ilotes qu'elle écrasait. Cela se conçoit; basée sur la force matérielle, elle avait crié: Malheur aux vaincus! mais qu'en Amérique le préjugé barbare s'exerce envers des malheureux qui n'ont pas même le tort de la défaite, des créatures inoffensives que l'on arrache à leur pays par les ruses d'un trafic infâme, c'est impossible! » A ce discours, Ludovic ajoutait que l'exclusion donnée aux gens de couleur tomberait le jour où l'on aurait le courage de la braver, et il ne demandait qu'à donner l'exemple. « Non, répondait John Nelson, vous seriez brisé comme je l'ai été. »

Cependant Ludovic était trop sincèrement épris pour se laisser convaincre par des raisons d'intérêt personnel; il pressait ses amis de quitter Baltimore, et d'aller s'établir dans l'un des états de l'Union qui ont proclamé l'abolition de l'escla-

vage. « Le mélange du sang ne peut être réprouvé à New-York, Boston, Philadelphie, puisque dans ces villes les nègres, devenus libres, jouissent des droits de citoyen? » M. Nelson répondait: « La loi a dû repousser le préjugé, mais la société le conserve. — Je le combattrai. — Avec quelles armes? — Celles de l'éloquence appuyée sur la raison. »

Quoique Nelson ne crut pas au succès des tentatives de Ludovic, il consentit à le laisser aller à New-York préparer un nouvel établissement, lui promettant de le joindre dans quelques mois avec ses enfans, et de ne plus mettre obstacle à son mariage avec Marie, si, à cette époque, il continuait à le désirer.

A New-York, Ludovic fut forcé de reconnaître combien les mariages entre les blancs et les femmes de couleur rencontraient de répulsion, non seulement dans les classes élevées, mais parmi le peuple, et jusque chez les magistrats chargés de déclarer, en toute occasion, les nègres égaux aux autres citoyens. Il songea alors à combattre ce mépris injuste de la race blanche pour les noirs, mépris qui engendre la haine de ceux-ci, et ne peut manquer d'allumer un jour une affreuse guerre civile entre les deux castes ennemies. Une seule voie de publicité se présentait à Ludovic, c'était la presse; mais cette puissance si formidable en Europe est sans force en Amérique, où elle jouit d'une liberté illimitée. Ce n'est pas qu'il manque de gens disposés à écrire sur toutes sortes de sujets. Ecrire est un travail comme un autre; il n'y a pas de lecteurs, parce que lire est un loisir,

Aussi, chez ce peuple tout occupé d'intérêts matériels, la poésie, la littérature sont nulles, la politique elle-même ne peut captiver l'attention que lorsqu'elle s'exerce sur des questions d'une utilité présente; hors de là, elle n'a plus d'auditeurs. Ludovic ne fut pas long-tems à comprendre que ses efforts pour réhabiliter Marie seraient infructueux auprès de



tels gens. Pendant qu'il acquérait cette triste certitude, les événemens se pressaient à Baltimore.

M. Nelson était chef du parti politique qui protégeait les Indiens contre les envahissemens des défricheurs. Ses amis, ayant compté leurs voix, se disposèrent à le porter à la prochaine candidature; mais ses antagonistes, avertis par le traître qui déjà avait causé la mort de M<sup>me</sup> Nelson, demandèrent l'expulsion du candidat pour cause de mésalliance: quand on sut que John Nelson avait épousé l'arrière-petite-fille d'une mulâtresse, le déchaînement devint général, le lieu de réunion des électeurs lui fut interdit ainsi qu'à son fils Georges.

Cet affront hâta le départ de la famille Nelson; George vint à New-York annoncer à Ludovic la prochaine arrivée de son père et de sa sœur. Le jeune Français pensa à distraire son ami de ses chagrins en le conduisant au théâtre; il espérait que les sons de la musique italienne calmeraient l'exaspération où l'avait porté la conduite des électeurs de Baltimore. La présence à New-York de l'ennemi mortel des Nelson devait déjouer ces calculs. George, signalé comme mulâtre, se vit obligé de se retirer, poursuivi par les menaces et les imprécations des spectateurs. Ayant reconnu celui qui le signalait à l'animadversion de la foule, il voulut l'appeler en duel. Cette provocation lui attira de nouvelles marques de mépris: un blanc ne devant point s'abaisser jusqu'à se mesurer avec un homme de couleur. George, exaspéré par tant d'injures, prêta l'oreille aux propositions qu'on lui fit d'entrer dans un complot tramé contre les blancs par les nègres et les mulâtres. Ce parti fut fatal au malheureux fils de Nelson, qui périt en combattant dans un soulèvement tenté par les conjurés.

Mais revenons à Ludovic et à Marie. J'ai anticipé sur les événemens afin d'en finir avec George. L'amour de Ludovic pour Marie résistait à ces diverses épreu-

ves et sitôt que Nelson et sa fille furent à New-York, il pressa la cérémonie; le magistrat auquel il s'adressa lui conseilla de se marier le plus secrètement possible: depuis la scène du théâtre une agitation sourde régnait dans la ville, elle pouvait éclater à la nouvelle de cette alliance, et des insultes étaient à craindre.

Pour se conformer à ce qu'exigeait la prudence, Ludovic, John Nelson et sa fille, marchant accompagnés du nombre d'amis strictement nécessaire pour servir de témoins, se rendirent sans pompe à la maison du ministre qui devait consacrer le mariage. Mais l'ennemi avait divulgué leur secret. Le pasteur n'avait pas prononcé la dernière bénédiction, que la maison fut entourée par une multitude d'hommes et de femmes: des pierres furent lancées contre les croisées, et il fallut soutenir un siège pour préserver Marie et son père des outrages d'une populace en fureur. Les mulâtres, émus à leur tour, vinrent seconder les efforts désespérés de Ludovic et de ses amis. Alors seulement les citoyens paisibles de New-York prirent les armes, et, appuyés de l'autorité des magistrats, firent cesser le tumulte.

Il y avait eu de part et d'autre du sang répandu; on allait rechercher les auteurs de ces meurtres; et ceux dont le sang n'était pas pur ou qui avaient témoigné de la sympathie aux hommes de couleur ne devaient pas compter sur l'impartialité des jurés.

Nos héros pensèrent donc à se retirer vers les Indiens, chez lesquels le vieux Nelson avait des amis. Les émotions douloureuses que Marie avait éprouvées coup sur coup, jointes à la fatigue d'un voyage fécond en traverses et en inquiétudes, la conduisirent promptement au tombeau. Ludovic, devenu misanthrope, ne voulut point suivre le vieux Nelson qui retourna parmi les hommes; il préféra demeurer auprès de la cabane qu'il



avait construite à sa chère Marie dans le désert, et là, assis sur le tronc d'un arbre antédélivien, il attend que le ciel lui envoie de jeunes Européens, tout bouillans d'enthousiasme pour la patrie de Washington, se réservant de les calmer par le récit de ses malheurs.

Je ne vous dis pas de trouver ce roman excellent dans sa forme, mais il est intéressant par le fond même du sujet. Les événemens, trop pressés et trop ro-

manesques, ont cependant un certain enchaînement dramatique qui en rend la lecture attachante. Les caractères sont bien tracés, les sentimens nobles et purs; le style a peut-être le tort d'être plus original que les idées; mais en tout, *Marie ou l'esclavage* est de ce petit nombre de productions nouvelles qu'une jeune personne peut lire avec plaisir et sans danger.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

### Littérature étrangère.

Lorsque l'auteur de l'élegie que vous avez lue, mesdemoiselles, dans le IV<sup>e</sup> numéro de la quatrième année de votre journal, résolut de consacrer quelques

stances au souvenir d'un chat dans l'intimité duquel il a vécu, il avait complètement oublié la *Sélîma* de Gray (1). Son œuvre achevée, il est allé lire dans le livre du grand poète cette charmante petite ode, et il vous la donne après la sienne, en expiation de son involontaire témérité. Cette version, d'une simplicité parfaite, est l'ouvrage d'un enfant.

### FRAGMENT ANGLAIS.

*On the death of a favourite cat, drowned in a tub of gold fishes.*

*Sur la mort d'une chatte favorite, noyée dans un vase de poissons dorés.*

'Twas on a lofty vase's side,  
Where China's gayest art had dy'd  
The azure flow'rs that blow,  
Demurest of the talby kind,  
The pensive Selima reclin'd,  
Gaz'd on the lake below.

C'était sur le bord d'un beau vase, où l'art le plus ingénieux de la Chine avait peint les fleurs d'azur, lorsqu'elles s'épanouissent, que la plus sérieuse de la gent tachetée, la pensive Sélîma, se penchait, regardant le lac au-dessous d'elle.

Her conscious tail her joy declar'd;  
The fair round face, the snow beard,  
The velvet of her paws,  
Her coat that with the tortoise vies,  
Her ears of jet, and em'rald eyes  
She saw, and puzz'd applause.

Les mouvemens de sa queue témoignaient sa joie : à la vue de sa jolie face ronde, de sa barbe de neige, de ses pattes veloutées, de sa fourrure qui défie l'écaïlle de la tortue, de ses oreilles de jais, et de ses yeux d'émeraude, elle se rengorge et fait entendre un murmure de satisfaction.

Still had she gaz'd; but, 'midst the tide,  
Two angel forms were seen to glide,  
The genii of the stream;  
Their scaly armour's tyrian hue,  
Through richest purple, to the view  
Betray'd a golden gleam.

Elle avait à peine commencé à se regarder, lorsque, au milieu de l'eau, elle vit glisser deux formes angéliques, les génies de cette onde; à travers la plus riche pourpre, la splendeur tyrienne de leur armure d'écaïlles présentait aux regards un rayon doré.

(1) Voir sa biographie, p. 137, III<sup>e</sup> année.



The haples snympth with wonder saw :  
A whisker first, and then a claw ;  
With many an ardent wish,  
She stretch'd in vain to reach the prize :  
What female heart can gold despise ?  
What cat 's averse to fish ?

Presumpt'ous maid! with looks intent,  
Again she stretch'd, again she bent,  
Nor knew the gulf between  
(Malignant Fate sat by and smil'd),  
The slipp'ry verge her feet beguil'd ;  
She tumbled headlong in.

Eight times emerging from the flood,  
She mew'd to ev'ry wat'ry god  
Some speedy aid to send.  
No dolphin came, no Nereid stirr'd,  
Nor cruel Tom or Susan heard :  
A fav'rite has no friend !

From hence, ye, beauties undeceiv'd!  
Know one false step is ne'er retriev'd,  
And be with caution bold :  
Not all that tempt your wand'ring eyes,  
And heedless hearts, is lawful prize,  
Nor all that glitters gold.

GRAY.

L'infortunée les voit avec admiration ; elle avance d'abord un côté de sa moustache, puis une griffe, poussée par de violens desirs, vers l'objet qu'elle voudrait prendre. Quelle est la femme dont le cœur peut mépriser l'or ? quel est le chat qui dédaigne le poisson ?

Jeune présomptueuse ! avec des regards avides, elle avance encore, elle se penche encore, et ne soupçonne pas l'abîme qui s'étend au-dessous (le Sort perfide se place à côté d'elle et sourit), sa patte abandonne le revers glissant : sa tête l'emporte, elle tombe.

Huit fois s'élevant au-dessus de l'onde, elle pria tous les dieux marins de lui envoyer quelques secours. Il ne vint aucun dauphin, aucune Néréide n'apparut, ni le cruel Tom, ni Susanne ne l'entendirent : une favorite n'a point d'amis !

Apprenez par là, beautés désabusées, qu'un faux pas jamais ne se répare, et n'osez qu'avec précaution : tout ce qui tente vos yeux errans et vos cœurs imprudens n'est pas de bonne prise ; tout ce qui brille n'est pas or.

## Education.

### La Soeur du Conscrit.

#### I.

Le deuil et la consternation régnaient dans une ferme de Délémont, près de Lille. Un vieillard aveugle et débile, assis sur un escabeau dans l'âtre, où le feu s'éteignait, pleurait silencieux et morne. Une femme, jeune encore, jetait les hauts cris, en tenant serré sur son sein un jeune homme d'une taille petite et frêle ; puis dans un coin de la chambre se tenait debout une jeune fille. Celle-là ne pleurait pas ; mais silencieux et sombre, une forte

préoccupation se faisait remarquer sur sa figure brune ; ses yeux grands et noirs, fixés sur le tableau qu'elle avait devant elle, semblaient le regarder sans le voir.

« Demain... demain !... mon enfant, je ne te verrai plus, disait la femme entre chaque sanglot.

— Et moi, je n'entendrai plus ta voix, ajoutait le vieillard.

— Maudite conscription ! murmura le jeune homme en serrant les poings et levant les yeux au ciel.

— 1812 est une malheureuse année pour nous, dit la pauvre mère avec un redoublement de douleur ; au mois de janvier, mon frère est mort, mon frère qui, maintenant que tu t'en vas, aurait pu te remplacer dans les soins de la ferme ; au mois de février, une de mes vaches, en sautant un fossé, se casse la jambe ; au mois de mars, la gelée ; au mois d'avril, la grêle achève ce que la gelée avait épar-



gné; et ce mois-ci, ce mois de mai, où toi et ta sœur vous êtes nés, la conscription arrive, tu tires un mauvais numéro, et il faut que tu t'en ailles!... où?... bon Dieu! à la guerre! te faire casser un bras, une jambe, te faire tuer, peut-être...

— Tout le monde n'en meurt pas, mère, répondit le jeune homme affectant une insouciance que sa pâleur et le tremblement de ses lèvres démentaient.

— Oui, mais bien peu en reviennent, Jacques, répliqua la pauvre femme en étreignant plus fortement son fils.

— Je serai peut-être de ce nombre, mère, répondit Jacques... Voyons, calmez-vous, du courage!

— Du courage! ah! je n'en ai plus, fils; en t'en allant, tu emportes ma vie, ton père reste sans soutien, ta sœur sans protecteur, Madeleine, cette pauvre Madeleine, perd un mari... Du courage! ah! du courage, ce serait de la cruauté quand un enfant nous quitte!

— Mais il vous reste une fille, Virginie, ajouta Jacques en tendant inutilement une main à sa sœur qui restait toujours immobile et muette...

— Virginie! certes, j'aime bien Virginie, disait la mère; hier encore, je croyais que je l'aimais autant que toi, mais aujourd'hui, ah! aujourd'hui, il me semble que c'est toi que j'aime le mieux.

— Parce que c'est moi que vous perdez, ma mère... Mais ne troublons pas en d'inutiles lamentations le peu de tems qui nous reste à être encore ensemble... Demain, au point du jour, il me faut partir pour Lille, rejoindre les camarades... Je vous promets de vous donner souvent de mes nouvelles... aussi souvent que je le pourrai... Vous, de votre côté... vous ne m'en laisserez pas chômer.... Virginie m'écrira... n'est-il pas vrai, Virginie? dit Jacques en allant à elle... Parle-moi donc, Virginie! réponds-moi donc! est-ce que tu m'en veux, sœur? Est-ce que ce que vient de dire notre mère t'a fâchée? »

Virginie secoua tristement la tête sans répondre.

« Alors, pourquoi ne parles-tu pas, ne me dis-tu rien, et restes-tu froide et boudeuse au moment de mon départ?... » Puis se penchant à l'oreille de sa sœur, il ajouta : « Je te charge de mes adieux à Madeleine... Dis-lui que je reviendrai... qu'elle m'attende... Pleurez-moi quelquefois ensemble... Vous serez plusieurs à vous désoler, ça console... Tandis que moi, je serai seul... seul... là-bas. Puis écoute encore, reprit-il en la menant à l'écart et lui parlant plus bas : Je voudrais partir demain avant le jour, avant que mon père et ma mère ne soient éveillés... pour éviter... tu comprends, toutes ces scènes qui font mal... oh! bien mal, ma pauvre sœur!... Promets-moi de me réveiller... tu sais que j'ai le sommeil dur... ne me laisse pas dormir trop long-tems... hein! tu me le promets?... Mon Dieu! qu'as-tu donc, que tu ne parles pas?

— Je te le promets, mon frère, répond Virginie d'une voix étouffée.

— Allons, allons!... au lit... et dormons! s'écria Jacques, il se fait tard.

— C'est la dernière nuit que tu passeras ici, dit la mère.

— Il faut bien espérer que non, répondit Jacques.

— Viens, mon fils, ajouta le vieillard d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme; viens que je te bénisse ce soir; car, à mon âge, on ne renvoie rien au lendemain. »

La pauvre fermière s'était assise; et la tête entre les mains, elle poussait des gémissements lamentables.

Jacques vint s'agenouiller devant son père; et baisant tendrement les mains calleuses et tremblantes du vieillard, il les posa sur sa tête :

« Père, dit-il, bénissez-moi, ça me portera bonheur. »

Soudain, et comme si une réflexion eût saisi Virginie, elle s'élança de sa place; et s'agenouillant près de son frère, on eût



dit qu'elle voulait lui enlever la bénédiction paternelle.

« Jalouse ! » lui dit-il se reculant pour lui faire place devant les genoux du vieillard.

Un soupir, accompagné d'un regard indéfinissable de Virginie, répondit seul à cette observation.

« Sois honnête homme, mon fils, prononça le vieillard d'une voix forte et pleine d'émotion, sois fidèle à ton serment. Les Chesquière sont de pauvres gens ; ils sont laboureurs de père en fils ; plusieurs ont servi avec honneur, et tous, quel que soit le rang et le grade qu'ils ont obtenu à l'armée, tous sont revenus mourir au pays... Fais comme eux, mon enfant, et reviens-nous un jour, riche ou pauvre, heureux ou malheureux, reviens-nous... Si tu es heureux, nous partagerons ton bonheur, et cela le doublera ; si tu es malheureux, nous partagerons ton malheur, et tu l'oublieras... Mais reviens... que mes mains puissent encore une fois toucher tes cheveux... que ma bouche puisse encore une fois te bénir, et mes bras s'ouvrir pour te serrer sur mon cœur... Oh ! mon enfant !... »

L'émotion lui coupa la voix ; il resta un moment comme anéanti.

Deux petites mains se placèrent sur les mains du vieillard, et les firent glisser d'une tête sur une autre.

« C'est toi, Virginie, dit le vieillard sentant un peigne de femme sous ses doigts, et des cheveux longs au lieu de cheveux courts ; tu veux aussi ta part de la bénédiction de ton père... mais tu l'auras demain comme aujourd'hui, toi.

— Demain !... répéta Virginie, demain !... Sait-on ce qui peut arriver demain ?

— C'est vrai, ma fille... Reçois ma bénédiction, toi aussi ; reçois-la tous deux, dit le vieillard en étendant ses deux mains : toi, mon fils, parce que tu t'en vas ; toi, ma fille, parce que tu restes... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! bénissez-les comme je les bénis !... »

Puis un long et douloureux silence suivit... puis des baisers et des sanglots !... Une heure après la ferme, plongée dans les ténèbres, paraissait livrée au repos.

A travers les vitres d'une des chambres de la ferme une seule lumière brillait : c'était la lampe de Virginie.

## II.

Un jeune conscrit, le sac sur l'épaule, traversait le village de Délémont en suivant la route de Lille.

« Bon voyage, Jacques, lui criaient les garçons de Délémont en allant aux champs.

— Vous reviendrez ? Jacques, lui disaient les jeunes filles portant leur lait à la ville.

— Je l'espère ! répondait-il avec un soupir.

— Reviens colonel, entends-tu, mon brave, ajouta un vieillard.

— Rapporte tous tes membres, crois-moi, répliqua un invalide qui s'appuyait sur le vieillard.

— Pourvu que je rapporte la croix, c'est tout ce que je demande, répondit le conscrit en doublant le pas. »

Lorsqu'il arriva à Lille, le détachement prêt à partir était réuni sur la place.

« Il ne manque plus que le nommé Jacques Chesquière, dit le chef de bataillon en regardant une liste qu'il tenait à la main.

— Me voici ! dit la voix douce du nouveau venu. »

Tous ses camarades le regardèrent avec surprise.

« Est-il blanc-bec, celui-là ! dit l'un.

— Il a pleuré, dit un autre en imitant la voix d'un enfant qui pleure.

— Dam ! répliqua un troisième, quand on quitte papa et maman, c'est l'usage.

— Je croyais que Napoléon n'appelait à son service que des hommes, dit un quatrième en passant devant Jacques et lui jetant un coup-d'œil de pitié. »



Un groupe de *farceurs* se forma, et aussitôt l'un d'eux, grand et gros jeune homme à la barbe noire et touffue, s'avança vers le conscrit qui, assis à part sur un tertre de gazon, n'avait pas l'air de s'apercevoir que tous ces quolibets s'adressaient à lui.

« Pardon, excuse, lui dit-il, vous voyez tous les camarades inquiets d'une chose qui les inquiète beaucoup, et je me hasarde à m'avancer vers vous, à telle fin de vous faire une question, une simple question, une question toute naturelle, afin, voyez-vous, de *désinquiéter* les camarades, ce qui serait très-malsain au régiment et à notre empereur, l'inquiétude. »

Le conscrit leva ses grands yeux bleus sur celui qui parlait, cherchant à le comprendre.

« Oui, reprit le grand et gros jeune homme, les camarades, là-bas, pardon toujours et excuse, voudraient savoir si, par hasard, chose qui peut arriver, vous n'auriez pas oublié vos rasoirs au pays ?

— Pourquoi? demanda Jacques étonné.

— Ah! c'est que... voyez-vous... ça vous ferait faute, au régiment surtout, quand on a, comme vous, la barbe épaisse et bien fournie, ajouta-t-il en s'approchant de Chesquière, et regardant attentivement son menton lisse et uni comme celui d'une jeune fille. Parole d'honneur!.. on dit qu'il y a dans le monde des *blancs-becs*... ça s'est vu! »

Jacques se leva rouge et bondissant.

« Qu'est-ce à dire, camarade? pensez-vous m'insulter? »

— Dieu m'en garde! répondit le gros jeune homme d'un air de feinte poltronnerie... j'aurais peur!...

— Mais moi, je n'ai pas peur, reprit Jacques d'un ton si assuré, que son interlocuteur en resta abasourdi... Je suis jeune, mais la jeunesse n'est pas un défaut dans un conscrit... je parais faible... mais le courage vaut la force; et si je n'ai pas de barbe... si je suis un *blanc-bec*, j'ai du cœur; et à l'armée, le cœur

vaut la barbe, entendez-vous? Au reste, ajouta-t-il en se rasseyant... je ne cherche personne, mais ceux qui me cherchent me trouvent. »

Ces paroles, cette assurance et même cette tranquillité, tout cela en imposa aux conscrits; ils se regardaient honteux, et comme se reprochant l'un à l'autre d'avoir attaqué un jeune homme qui ne leur disait rien; même celui qui avait porté la parole ne put s'empêcher de s'écrier: « Eh bien! tu es un brave, touche là! et à nous deux, maintenant, si on t'insulte. »

Jacques lui tendit une main que le jeune homme serra avec amitié.

« Vous me reprochez ma tristesse, dit-il en soupirant; aucun de vous n'a-t-il donc laissé dans son pays ni mère, ni sœur, ni vieux père? »

L'accent du conscrit était si vrai, si simple et si touchant, que tous ceux qui l'avaient insulté se sentaient maintenant prêts à pleurer avec lui.

Mais ce fut pendant la marche forcée que firent ces hommes pour rejoindre leur drapeau, que le conscrit acheva de gagner tous les cœurs. S'il était petit et mince, s'il avait plutôt l'air d'un enfant que d'un homme, il ne fallait pas lui marcher, comme on dit, sur le pied; puis, il supportait la fatigue mieux que pas un, ne se plaignait jamais, et savait si bien se faire respecter, que, depuis le premier jour de son arrivée au régiment, personne n'avait plus été tenté de se moquer de sa tristesse et de sa réserve: il aimait à être seul, on l'y laissait. Pour expliquer cette conduite, on assurait au régiment que Jacques Chesquière avait laissé un *attachement* au pays; du reste, il ne s'en défendait pas lorsqu'on l'en accusait, et souriait même alors d'une façon qui paraissait aux autres très-significative.

Mais en revanche, si les jours de repos Jacques cherchait la solitude et l'obscurité, au moment de livrer bataille, il était le premier armé et le premier rendu



à l'appel ; son courage allait même jusqu'à la témérité, et en moins de deux années, il fut promu successivement aux grades de caporal, de fourrier et de sergent.

### III.

C'était en 1814, à l'une des affaires les plus chaudes et peut-être les plus meurtrières de la campagne d'Espagne, le 27<sup>e</sup> de ligne donna le premier. Digne de sa vieille réputation, il allait enfoncer la colonne qu'il attaquait, lorsque tout-à-coup, et par une brusque et habile manœuvre de l'ennemi à laquelle les chefs ne s'attendaient pas, le 27<sup>e</sup> de ligne se trouva enveloppé par les Anglais et assailli de toutes parts. Cette attaque jeta la confusion parmi nos soldats ; néanmoins le colonel était parvenu à les rallier, lorsqu'un coup de feu le blessa à la jambe et tua son cheval ; le colonel tomba ; ses soldats le crurent mort. Dans l'ardeur qu'ils mirent à le venger, ils firent des prodiges de valeur, et la baïonnette en avant, ils parvinrent à s'ouvrir un passage à travers la division anglaise.

Jacques Chesquière, alors sergent de voltigeurs, s'apercevant qu'on s'éloignait de l'endroit où gisait étendu le corps du colonel, s'arrêta, et, s'adressant à deux de ses camarades, leur dit :

« Et notre colonel ? »

— Eh bien ! il est mort, notre colonel ; il n'y a plus qu'à le venger, » répondirent ces deux soldats. Et ils allaient continuer leur poursuite.

Les retenant encore, le sergent leur dit :

« Laisserons-nous son corps en trophée aux ennemis ? » Puis, voyant qu'on ne l'écoutait pas, il ajouta avec indignation : « Si nous leur avons laissé notre drapeau, n'irions-nous pas le leur arracher au milieu des balles, des boulets, au risque de nous faire tuer ? »

— Sans nul doute, sergent.

— Et le corps de notre colonel ne vaut-

il pas un drapeau ? Savez-vous qu'il serait aussi déshonorant d'abandonner l'un que l'autre ?

— C'est qu'il a raison ! dirent les deux camarades ébranlés. Mais il est loin d'ici, le corps du colonel... qui ira le chercher ?

— Moi ! dit le sergent.

— Tout seul ? demandèrent les autres.

— Oui. »

Et, faisant volte-face, il partit comme un trait. Les deux soldats coururent après lui ; mais il arriva seul au pied de l'arbre où gisait le colonel ; car des coups de feu partis d'un taillis voisin mirent à bas les deux braves et infortunés camarades.

L'ennemi n'était pas loin, il devenait prudent de se hâter d'enlever ce corps. Jacques se baissa, essaya de le prendre dans ses bras et de le charger sur ses épaules ; mais ses forces le trahirent, petit et faible qu'il était ; il ne put jamais que le soulever. Alors, se désespérant comme un enfant, il se mit à pleurer.

— Personne ! personne pour m'aider ! s'écria-t-il en regardant autour de lui avec désespoir ; personne ! Mon Dieu ! mon pauvre colonel ! »

Il en était là de ses lamentations, lorsqu'il aperçut un cheval anglais sans son cavalier.

Courir à ce cheval, le monter, revenir auprès du colonel, le placer sur la selle, en le soutenant dans ses bras, arriver ainsi à l'ambulance qu'on avait établie dans une ferme, tout cela ne fut que l'affaire d'un instant.

« Monsieur le chirurgien-major, dit Jacques s'adressant à l'officier de santé qui, avec ses aides, pensait les blessés du régiment, venez donc voir si notre pauvre colonel est encore en vie. »

Aussitôt on descendit le corps de dessus le cheval, on l'étendit sur un lit de camp. Le chirurgien reconnut une large blessure, il la pansa avec soin ; puis il posa gravement la main sur le cœur du colo-



nel, se baissa, écoutant attentivement... resta un moment dans cette attitude, et se relevant tout-à coup, il s'écrie :

« Il n'est pas mort! »

La femme du colonel, jeune espagnole qu'il avait épousée à Madrid, et qu'un vague effroi faisait errer autour des ambulances, examinant la figure de chaque soldat blessé, entre subitement, pousse un cri d'angoisse, et se précipite vers son mari qui commençait à reprendre ses sens, et la rassura d'un regard, tandis que, toute en larmes, elle se jetait à genoux pour remercier le ciel.

« Cette fois, colonel, vous descendiez la garde tout de bon, sans ce jeune sergent, dit le chirurgien en lui montrant Jacques, qui se tenait à l'écart; une minute de plus, et votre sang, qui s'en allait par une ouverture assez large, ma foi! serait parti tout-à-fait. »

Puis il raconta comment Chesquière l'avait sauvé au risque de sa vie.

Dans le transport de reconnaissance que lui inspira ce récit, la femme du colonel s'approcha du sergent et lui serra vivement la main. Chesquière poussa un cri de douleur et pâlit.

« Il est blessé! il est blessé! crièrent quelques-uns de ses camarades.

— Blessé! répéta le chirurgien.

— Oh! ce n'est rien... rien... dit Chesquière avec embarras, un petit coup de feu au bras gauche, voilà tout.

— Mille canons! c'est bien assez, dit le chirurgien. Allons! ôte ton habit, que je voie ça... avance, avance donc, mon garçon! crois-tu que j'aie du tems à perdre ici? »

Mais au lieu d'avancer, Chesquière reculait, et de pâle, il était devenu tout rouge.

« Est-il nigaud! dit un de ses camarades en le poussant; fait-il des façons pour ôter son habit, celui-là!

— Ah! je vois ce que c'est, observa le chirurgien, c'est parce que M<sup>me</sup> la colonelle est là; mais elle ne te regarde

pas. Allons donc!... ou je coupe ton habit en deux pour avoir plus tôt fait.

— Ne me touchez pas! ne me touchez pas! Madame, empêchez qu'on ne me touche! » s'écria Chesquière, se débattant sous les mains du chirurgien, qui achevait de déchirer l'habit et la manche de chemise du sergent. Mais à peine le bras fut-il à découvert, que le chirurgien, par un mouvement dont il ne fut pas le maître, porta la main à son chapeau, et s'inclinant avec respect devant le jeune sergent qui, d'un air plein de confusion, et avec la main qui lui restait libre, ramenait sur son bras les lambeaux de sa manche.

« Mille pardons... maçame... mademoiselle... » Puis, se tournant vers les assistans étonnés de ces paroles, il s'écria :

« Camarades, gloire et respect au sexe! le sergent est une femme!

— Une femme! répétèrent à l'envi tous les soldats, une femme! qui s'en serait dou'é?

— Une femme! murmura la femme du colonel en regardant son mari avec inquiétude.

Une femme, reprit à son tour le colonel, et son visage qui jusqu'alors, tourné vers son libérateur, exprimait la plus vive reconnaissance, s'arma de sévérité. Comment et pourquoi se trouve-t-il une femme dans les rangs de l'armée?... parlez! parlez donc, mademoiselle!

Puis, comme la pauvre fille, honteuse d'être reconnue, n'osait ouvrir la bouche pour répondre.

La femme du colonel reprit :

« Bien que pénétrée pour vous de la plus vive reconnaissance, je ne puis, mademoiselle, expliquer et surtout excuser un déguisement aussi étrange.

— Ah! madame! dit la jeune fille, en cachant dans ses mains son visage baigné de larmes, si vous saviez!... De grâce, n'interprétez pas à mal ma conduite.

— A moins que vous ne suiviez ici votre mari... votre père ou votre frère...



— Je ne suis pas mariée, madame, mon père est aveugle, mon frère est resté au pays.

— Serait-ce donc l'amour de la gloire qui vous a fait ainsi braver toutes les convenances ?

— Oh ! non, madame, dit la jeune fille, avec un accent si profond, que la femme du colonel sentit le remords d'un interrogatoire fait sur un ton aussi aigre.

Elle reprit avec plus de douceur : « Enfin, expliquez-vous, mademoiselle.... mais voyons d'abord votre blessure, car, après tout, ce n'est pas une raison pour vous laisser souffrir.

— Ma blessure n'est rien, madame, dit la pauvre enfant, avec une expression de tristesse indéfinissable, une écorchure voilà tout, mais ce sont vos paroles qui me font bien du mal. De grâce, ne me jugez pas sans m'entendre.... ne me regardez pas ainsi, ne vous éloignez pas de moi.... j'ai peut-être mal fait ; car que suis-je moi ? une pauvre fille, née aux champs, sans éducation. Mon père est aveugle, ma mère n'a pour soutien que mon frère et la conscription l'appelait à l'armée. Ah ! madame, si vous aviez été témoin de ces tristes adieux ; mon pauvre père pleurait. Savez-vous ce que l'on souffre de voir pleurer un vieillard ? surtout quand ce vieillard est votre père, à voir de grosses larmes couler silencieuses sur son visage vénérable... ma mère criait et se tordait les bras ; elle disait qu'elle aimait mieux mon frère que moi ; alors j'ai cessé de pleurer... je me suis mise à réfléchir... et je me suis dit : il faut que mon frère reste pour nourrir notre père et notre mère ; ils ont besoin d'un bras d'homme qui puisse faire mouvoir la charrue que mon bras est trop faible pour soulever. Son départ ruinerait toute la famille... tandis que le mien ne portera préjudice à personne... et puis, Madeleine... Madeleine que mon frère doit épouser ! Donc il faut que mon frère reste, mais pour qu'il reste ; il faut

que je parte. La vie des champs endurecit nos corps à la fatigue, à nous autres paysannes, nous ne craignons ni le froid ni le chaud, ni le soleil, ni la pluie, tout ça nous connaît ; je n'ai besoin ni de selle ni de bride pour dompter un cheval, puis, mon frère et moi, nous sommes jumeaux, nous avons la même taille, je lui ressemble, j'ai du cœur, et je saurai conserver intact l'honneur du nom de mon frère.

— Pauvre fille ! et vous avez quitté votre père, votre mère ?

— Oui, madame, mais, mon Dieu ! que j'ai souffert ! et quelle nuit affreuse que cette dernière nuit que j'ai passée à la ferme !... je ne me couchai pas, comme vous le pensez bien, madame, j'avais autre chose à faire qu'à dormir. Retirée dans ma chambre, mon premier devoir fut de me mettre à genoux devant une bonne vierge en plâtre que m'avait donnée mon frère. Sainte Vierge, lui disais-je en pleurant, et en pleurant bien fort, madame ; car cela me brisait le cœur de quitter mon vieux père que je menais si souvent promener, ma mère qui m'aimait bien, quoi qu'elle en dise, et mon frère Jacques. Sainte Vierge, protégez-moi ! si je fais mal, ne me punissez pas ; car c'est par amour pour ma famille que je pêche, et du haut du ciel veillez sur moi, mère de Jésus, ne m'abandonnez pas ! »

Le colonel et tous les assistants étaient attendris à ces paroles si simples, qu'on voyait bien qu'elles venaient du cœur.

« Je me relevai décidée, continua Virginie en soupirant, mais bien malheureuse ! Alors je me pris à regarder autour de moi, cette chambre que peut-être je ne devais plus revoir... ma couchette de bois blanc, mes deux chaises, ma table, au-dessus un morceau de miroir cassé. Pardon, madame, mais ces objets ; tout indifférens qu'ils vous paraissent, prenaient une importance bien grande à mes yeux ; et je ne pouvais me lasser de les regarder, il me semblait qu'ils prenaient



vie à mesure que le moment de les quitter s'approchait... Je leur disais adieu! de ma bouche, de mes yeux, de mon cœur, je les touchais, je les embrassais... Ne vous moquez pas de moi, madame, oui, je les embrassais, et mes larmes coulaient sur eux, et il me semblait... oh! j'étais folle tant je souffrais; il me semblait qu'ils étaient sensibles à mes caresses. Voyez... je pleure encore rien que d'y penser...

La femme du colonel pleurait aussi, et de vieux soldats essayaient une larme à la dérobée.

— Et puis, je pensais au moment où, agenouillée aux pieds de notre père pour partager sa bénédiction avec mon frère, il m'appela jalouse!.. Jalouse! ce mot me fit l'effet d'un couteau qui me serait entré dans le cœur. Je l'étais, jalouse! oui, madame, je m'en confesse à vous, car j'avais déjà décidé de partir pour mon frère, et c'était lui qu'on couvrait de baisers et de larmes, lui qu'on bénissait! J'écrivis tout cela à ma mère, madame; je posai ma lettre ouverte sur ma table, puis craignant que mon frère ne se réveillât, je me décidai à m'en aller avant le jour; je me glissai tout doucement dans la chambre de Jacques, au clair de lune qui donnait sur son lit, je le vis qui dormait profondément; j'enlevai ses habits, son paquet; je m'habillai; l'horrible moment était venu. Non, il n'y a pas de paroles pour vous dire ce que j'éprouvai en descendant l'escalier de bois, en passant devant la chambre de mon père et de ma mère, pas de paroles pour vous dire le courage qu'il m'a fallu pour ne pas ouvrir leur porte, les embrasser, leur jeter un dernier regard, mais mes sanglots les auraient éveillés... Je me contentai de m'agenouiller, de baiser le seuil de la porte, que ma mère avait si souvent pressé de son pied, le chambranle où mon père avait si souvent posé sa main, et je me sauvai comme si quelqu'un courait après moi. Quand je traversai le jardin, le chien de mon frère vint à moi

sans aboyer, il m'avait reconnue, et par ses caresses, la pauvre bête semblait me remercier de lui laisser son maître. Voilà tout, madame!

— Pauvre enfant! dit la femme du colonel, serrant Virginie dans ses bras, oh! je me charge de te ramener dans ta famille, de te rendre à ton vieux père, à ta mère, pauvre enfant! si une balle!...

— Oh! j'y avais pensé, madame, dit Virginie naïvement; j'avais écrit à mon frère, et si j'étais morte au régiment, mes parens auraient planté une croix dans un coin du cimetière, où ils seraient allés prier Dieu pour le repos de mon ame! car qui sait? peut-être que je n'aurais pas eu le tems de me confesser.

— Virginie, dit le colonel, ne pouvant maîtriser l'émotion que lui avait causé le récit de la paysanne de Délémont; par votre conduite à la fois courageuse et humaine comme soldat, vous avez mérité la décoration de la légion-d'honneur. Voici la mienne, en attendant que j'en demande une pour vous au général, et comme femme vous avez mérité l'admiration et l'estime de tous... Mais maintenant vous voilà reconnue, mon enfant, vous ne pouvez plus rester parmi nous; le régiment rentre en France, ma femme va me devancer et vous ramènera dans votre famille.

— Oui, ma jeune amie, dit la femme du colonel, entraînant Virginie hors de l'ambulance; venez, ma garde-robe sera la vôtre; il me tarde de vous voir sous les habits de notre sexe. »

Peu de tems après, l'arrivée de Virginie, décorée de la croix des braves, combla de joie sa famille qui la reçut avec les transports de la plus vive reconnaissance. Son père vivait encore, son frère, marié avec Madeleine, lui présenta une petite fille, à laquelle il avait donné son nom, et la mère de Virginie, lui répétait : « Ah! quand je ne t'ai plus vue, ma fille, j'ai bien senti que c'était toi que j'aimais le mieux! »



— Vous en disiez autant à mon frère, ma mère, répondait Virginie en souriant.

— C'est vrai, disait la bonne mère; c'est que je vous aime également tous les deux. »

Plusieurs jeunes gens de la commune demandèrent Virginie en mariage; mais ne voulant quitter ni son vieux père, dont l'infirmité réclamait les soins les plus assidus, ni sa bonne mère, ni son frère et ses petits enfans, qu'elle aimait comme si elle eût été leur mère, Virginie refusa tous les partis; et autant, à l'armée, les vieux soldats la citaient pour sa bravoure, autant, au village, les mères la citent encore à leurs filles, pour sa modestie et sa sagesse, car Virginie Chesquière vit encore, mesdemoiselles.

M<sup>me</sup> EUGÉNIE FOA.

---

## La Pièce de Mariage.

---

### I.

Le pavé était glissant; les maisons sur lesquelles la pluie avait battu paraissaient comme fraîchement badigeonnées, et les toits recouverts d'ardoises étaient d'une teinte plus brune; dans le lointain, le ciel se montrait bien encore chargé de quelques légers nuages; mais on eût dit que, fier de les avoir repoussés, le soleil brillait plus vif au-dessus de Paris: il venait de tomber une giboulée, nous étions au mois de mars 1835.

Un jeune homme, d'une taille et d'une tournure distinguées, s'était arrêté sous le guichet de la rue de Seine, pour regarder avec son lorgnon un de ces vieux portraits qui, adossés le long des murailles humides, semblent demander une famille aux passans; en face, et dans

IV.

l'angle le plus obscur, un enfant assez proprement vêtu tendait une main pâle et maigre, tandis que de l'autre il se couvrait violemment la figure. En ce moment deux femmes vinrent à passer; l'une était enveloppée dans un ample manteau écossais et sous son épais voile noir on apercevait les yeux bleus d'une jeune fille, comme à travers la nuit sombre on aperçoit les brillantes étoiles du ciel; l'autre avait la tournure d'une femme de chambre.

« Prêtez-moi de l'argent, ma bonne, dit la jeune fille qui avait vu le petit garçon, j'ai oublié ma bourse.

— Mon Dieu! moi aussi, mademoiselle, et je n'ai que juste de quoi passer le pont des Arts. Ce sera pour une autre fois, mon enfant, dit au mendiant la femme de chambre qui continuait son chemin.

— Donnez-moi toujours ce que vous avez, reprit sa jeune maîtresse l'arrêtant par le bras, nous prendrons le pont des Tuileries.

— Mais, mademoiselle, c'est le plus long, et vous savez combien madame est inquiète quand nous tardons d'une seule minute... Voilà déjà deux heures qui sonnent à l'Institut.

— Raison de plus pour que vous me prêtiez vite votre argent, répliqua la jeune fille avec une légère impatience dans la voix. » Et le petit garçon reçut deux sous dans sa main maigre et pâle.

Le jeune homme qui était arrêté devant le vieux portrait avait baissé son lorgnon pour regarder cette intéressante scène; il le reprit afin de suivre des yeux la jeune personne qui s'éloignait en courant, et posait ses petits pieds sur le milieu de chaque pavé, avec la grâce d'une chatte qui craint de mouiller sa belle robe de soie, ou plutôt avec la grâce d'une élégante Parisienne... Mais il l'eut bientôt perdue de vue à cause du détour que le quai forme en cet endroit. Alors, étouffant un soupir, il s'approcha du petit mendiant qui tenait toujours la pièce de



deux sous, et la remplaça par une pièce de cinq francs.

A la différence du poids et du volume, l'enfant se découvrit la figure et s'écria, le cœur gros de reconnaissance : « Oh ! monsieur, mon bon monsieur ! voilà justement ce qui nous manquait pour payer le loyer de notre chambre ; sans cette somme, le propriétaire nous eût mis à la porte... et mon père, ce soir, aurait couché dans la rue. Oh ! monsieur, mon bon monsieur ! vous sauvez la vie à mon père ! » Et dans son émotion, le pauvre petit fut obligé de s'appuyer sur la muraille.

« Que fait-il, votre père, mon enfant ? dit le jeune homme avec intérêt.

— Rien, monsieur ; mais autrefois il était cocher, lorsqu'une chute qu'il a faite du haut de son siège l'a rendu infirme et incapable de continuer son état. Tant que ma mère vivait, cela allait bien, elle travaillait... mais depuis qu'elle est morte, il nous a fallu dépenser petit à petit nos économies ; moi, je ne peux rien faire... de désespoir, je me suis mis ce matin à demander l'aumône... Oh ! cela me coûte trop ! je ne recommencerai plus ! J'avais bien pensé à mourir pour décharger mon père de ce que je lui coûte... mais la crainte de Dieu, l'idée que mon père n'aurait plus personne pour le soigner, et l'espoir de grandir pour travailler, pour gagner de l'argent... tout cela m'a fait prendre mon mal en patience, et Dieu m'en récompense aujourd'hui, mais demain viendra... demain !... mon Dieu, mon Dieu, demain ! si je pouvais travailler ! » Et il se frappait le front avec désespoir.

« Pourquoi pas, mon enfant ? tu t'ex-primes bien ; tu sais sans doute lire, écrire ?

— Oh ! oui, monsieur, et compter aussi ! ma mère m'a appris tout cela en travaillant. C'est comme si je te laissais des rentes, me disait-elle ; quand je ne serai plus, tu pourras soutenir à ton tour ton pauvre père infirme. Mais j'ai beau être

complaisant et serviable pour tout le monde, personne ne s'intéresse à moi !

— Si ton père y consent, mon ami, je te prendrai à mon service ; comme je ne doute pas que tu ne trouves ton avantage à rester toujours avec moi, j'aurai soin de ton père, et te ferai pour tes vieux jours une existence indépendante. »

Le petit garçon rougit et pâlit tour à tour ; la joie qui l'étouffait l'empêchait de prononcer une phrase de reconnaissance, on n'entendait que ces mots détachés : « Monsieur... mon père ! ô mon Dieu !... » Puis enfin fondant en larmes, il se jeta sur la main de son bienfaiteur, la baisa avec transport, et dit précipitamment :

« Monsieur, si vous le permettez, je vais vous conduire auprès de mon père. »

Ils montèrent la rue Mazarine.

« Je m'appelle Thom, j'aurai quatorze ans à Pâques, monsieur, continua-t-il se redressant sur la pointe des pieds. Je vous promets d'être bien sage, bien soigneux, bien attentif, bien dévoué ; bien dévoué ! répétait-il tout essoufflé, tant il marchait vite, et tant le pavé était glissant ; je serai bien sobre, je me suis appris à avoir faim : cela ne me fait presque plus de mal... vous donnerez à mon père les gages que vous croirez me devoir... après avoir retenu les cinq francs que vous m'avez prêtés... ainsi je n'aurai pas reçu l'aumône. »

Le jeune homme sourit.

« Et je n'aurai plus besoin de rien, continua le petit garçon après s'être essuyé les yeux avec le bout de ses doigts ; je pourrai faire pour mon père dans sa vieillesse ce qu'il a fait pour moi dans ma jeunesse. C'est juste, n'est-ce pas, monsieur ? Ah ! je vous devrai tout : mon bonheur et celui de mon père... Nous y voilà, monsieur, pardon si je passe le premier ; mais c'est qu'on n'y voit pas trop clair. »

Il poussa une barrière en bois, guida le jeune homme à travers de nombreux escaliers, jusqu'à une espèce de grenier,



dans lequel se trouvait une petite pièce ayant un poêle au milieu, un lit, quelques chaises et une table, en assez bon état.

Le cocher reçut avec joie la proposition que lui fit M. Amédée de Tainville, de le placer à l'hospice de Larochefoucault, et de prendre Thom à son service; puis on fit venir une voiture, et le cocher ayant cédé ses meubles à un voisin moins pauvre que lui, quitta, non sans regret, ces tristes murailles; car elles avaient été témoin de sa longue souffrance.

« C'est à toi, mon garçon, que je dois un abri, disait en route le vieillard; je te bénis! Sois reconnaissant envers ton maître, et pour toi et pour moi; rends-toi digne de ses bienfaits par ton dévouement de tous les jours... »

La voiture s'était arrêtée, et bientôt le vieillard fut installé dans l'hospice.

« Adieu, mon fils, lui dit-il d'une voix tremblante d'émotion, viens me voir, lorsque monsieur te le permettra, n'oublie pas ton vieux père qui n'a plus rien à faire en ce monde qu'à prier Dieu pour toi! »

Le vieillard et son fils s'embrassèrent en sanglotant, puis la grille s'étant refermée entre eux, la poitrine du pauvre petit se gonfla d'une douce et noble satisfaction; il releva la tête avec assurance, et sa casquette d'une main, de l'autre, descendant le marche-pied, il dit :

« Où va monsieur ? »

— Rue Louis-le-Grand, n° 20.

— Rue Louis-le-Grand, n° 20! » répéta-t-il d'une voix claire et ferme.

Puis il ferma la portière, et s'élança derrière la voiture.

Le soir venu, sous une élégante livrée, un bougeoir à la main, le nouveau groom avançait son jeune maître dans un appartement richement décoré de meubles, de tentures et de tableaux *moyen-âge*.

« Monsieur n'a plus d'ordres à me donner? lui dit-il d'une voix émue.

— Non, Thom.

— Monsieur est-il content de mon service?

— Oui, Thom; et toi, es-tu content?

— Oh! oui, mon cher maître. Mais une seule chose me chagrine, c'est que je n'ai pas vu cette jolie demoiselle, et que je ne pourrai la reconnaître pour m'acquitter un jour envers elle par ma reconnaissance.

— Comment alors sais-tu que cette jeune demoiselle est jolie? dit avec intérêt Amédée de Tainville.

— C'est à sa voix, monsieur; oh! cette voix, elle me sonne toujours au cœur comme une clochette me sonnerait à l'oreille. Sa voix, au moins, je la reconnaîtrais dans cent ans encore, si je pouvais vivre cent ans. »

Amédée de Tainville devint rêveur.

« Et quand je pense, continua Thom, que depuis le matin je tendais vainement la main aux passans, lorsque le hasard a conduit près de moi cette bonne petite demoiselle qui a préféré faire un long détour, par un mauvais tems, pour ne pas refuser un malheureux! Quand je pense que sans elle je n'aurais peut-être pas attiré votre attention, je me dis : C'est sans doute mon bon ange, et, bien sûr, je la reverrai! »

Deux grosses larmes coulèrent sur ses joues amaigries par le jeune et la misère.

Amédée de Tainville soupira profondément, puis il enveloppa avec soin quelque chose qu'il plaça dans un élégant pupitre en cuir de Russie.

Et Thom emporta la lumière.

## II.

Comme la femme de chambre et sa jeune maîtresse arrivaient, une chaise de poste tournait le coin de la rue, et le postillon qui faisait claquer son fouet les prévint de se ranger, ce qu'elles firent précipitamment.

« Que tu viens tard, Antonine! dit d'un ton de reproche M. Darblay, grave et digne magistrat de la cour royale; ton cou-



sin, que nous n'attendions pas, est arrivé en ton absence, et l'ambassadeur qu'il accompagna à Naples ne lui ayant donné que le tems de changer de chevaux, il a été forcé de quitter Paris, désolé de ne t'avoir pas vue... car vous ne vous connaissez pas, mes enfans, et j'aurais désiré que vous pussiez conserver un souvenir l'un de l'autre, pendant les six mois que Gustave va consacrer encore à ses voyages, avant de venir se fixer pour toujours près de nous...

— Pardon, bon père, dit Antonine tout essoufflée de sa course; mais c'est que...

— Ta tante serait-elle plus malade, que tu es restée plus long-tems auprès d'elle? demanda M<sup>me</sup> Darblay avec inquiétude.

— Ma tante se porte mieux, bonne mère, mais c'est que... Allons, embrassez-moi tous les deux, et qu'il ne soit plus question de rien... Vous me parlerez de mon cousin Gustave, et ce sera comme si je le connaissais. »

Antonine fut caressée par sa mère, et tout reentra dans l'ordre accoutumé.

### III.

Six mois après, M. Darblay était assis dans un grand fauteuil à clous dorés, devant une de ces tables rondes qui, au milieu d'un salon, servent à déposer livres, albums et journaux de toutes les couleurs. Une lettre s'y voyait dépliée, portant le timbre de Naples; M<sup>me</sup> Darblay, assise à côté de son mari, tenait une broderie, mais ne travaillait pas.

« Ainsi, votre neveu, madame, lui dit-il avec tristesse, renonce à devenir mon gendre; il rompt les liens que son père et moi nous avons mis tant de bonheur à former, il épouse une femme étrangère... Je désire qu'il soit heureux! mais je regrette ce mariage: c'était l'espoir et la consolation de mes vieux jours!

— Antonine est encore bien jeune,

mon ami, reprit M<sup>me</sup> Darblay avec timidité, je sais que tout convenait: famille, fortune, intérêt de cœur... mais la juste considération dont vous jouissez et les douces vertus de votre fille vous feront dignement remplacer mon neveu Gustave... Voilà Antonine, mon ami, ajouta précipitamment M<sup>me</sup> Darblay essuyant ses yeux, et s'emparant de la lettre qu'elle serra dans la poche de son tablier. »

La jeune fille était entrée gaiment; mais, après avoir baisé la main de sa mère, elle s'aperçut qu'un sujet triste préoccupait ses parens, et bien qu'elle fût pour eux comme une jeune amie, elle attendit la confiance de leur chagrin, et ne pensa qu'à les en distraire, sans leur en demander la cause.

Elle ouvrit son piano, préluda avec grâce et talent, choisit un morceau mélancolique, puis lent, puis vif et joyeux... On annonça le déjeuner, et lorsqu'elle prit le bras de son père et le posa gentiment sous le sien pour passer à la salle à manger, le front de M. Darblay s'était éclairci, et un sourire d'intelligence qu'Antonine échangea avec sa mère donna à la jeune fille la joie intime d'avoir été comprise.

Comme la chaleur était extrême, M. Darblay alla faire sa sieste, et, prenant leurs ombrelles, sa femme et sa fille allèrent se promener dans le jardin.

Antonine attendait dans un silence respectueux que sa mère voulût parler, et, pour la mettre plus à l'aise, cueillait une fleur à chaque arbuste. Enfin, arrivées à l'abri du soleil, elles s'assirent sur un banc de mousse, et M<sup>me</sup> Darblay dit en rougissant :

« Nous t'avions appris à aimer le nom de ton cousin, ma fille, tu devais le porter ce nom... mais Gustave se marie, il n'y faut plus penser.

— Je n'y penserai plus, maman, répondit Antonine d'une voix douce et calme, je n'y penserai plus; cela me sera d'autant plus facile que je n'ai jamais vu mon



cousin, mais seulement la chaise de poste qui l'emportait vers l'Italie.

— Si Gustave avait pu apprécier tes talents, ton bon cœur... il n'eût pas renoncé à un engagement que son père avait formé à son lit de mort... Mais Gustave ne te connaît pas, je l'excuse... Tu es rentrée dix minutes trop tard, mon enfant!.. singulier hasard! ajouta M<sup>me</sup> Darblay qui devint pensive.

— Et si tu savais, maman, ce qui causa ce *hasard*, comme tu l'appelles, reprit gaiement Antonine.

— Mon enfant, dit M<sup>me</sup> Darblay, sortant de sa rêverie, il n'y a pas de *hasard*. Le hasard, c'est Dieu, c'est sa volonté qui dirige toutes choses, et le hasard est heureux ou malheureux, selon que la cause qui le produit est bonne ou mauvaise.

— Oh! elle était bonne, petite mère, sois tranquille alors sur le sort de ton enfant, ce *hasard* la protégera... Tout sera pour le mieux... Je n'aurais peut-être pas été heureuse avec mon cousin, qui sait? »

Après avoir dit ces mots d'une voix caressante, Antonine bouclait les cheveux de sa mère, arrangeait les plis de sa collette, lui faisait un bouquet des fleurs qu'elle venait de cueillir... puis la voyant moins tristement préoccupée : « Rentrons, ajouta-t-elle, tu es bien jolie comme cela, viens auprès de mon père, je veux que ta vue le réjouisse à son réveil. »

#### IV.

Le bateau à vapeur *la Ville de Corbeil*, amarré au quai de la Grève, était prêt à partir, le pont se trouvait encombré de passagers, la fumée du charbon de terre sortait du long tuyau, épaisse et noire, lorsqu'un jeune homme, suivi d'un domestique portant une légère valise, descendit d'un cabriolet et se précipita sur l'embarcadère comme trois heures sonnaient. Alors *la Ville de Corbeil* s'ébranla, un instant incertaine, puis rebroussa le fleuve, faisant gémir les flots sous les dents de sa roue.

Le silence avait succédé au bruit tumultueux du départ. Chaque passager s'était arrangé pour être convenablement durant ce court voyage; les uns regardaient fuir les tours de Notre-Dame, en rêvant à la grande et dramatique histoire qu'en a faite notre Victor Hugo; les autres lisaient les vers de Lamartine, ceux-ci une vieille chronique, ceux-là le journal du matin, et la plupart laissaient engourdir leurs pensées au bruit de la vague qui grondait d'être un moment détournée de sa course vers la mer qui l'attend. Ce bruit répété incessamment n'était plus un bruit... lorsque, à l'une des extrémités du bâtiment, on entendit un corps lourd tomber à l'eau, puis les cris : « Mon père! mon père se noie, au secours! » A l'extrémité opposée d'autres cris leur répondirent : « Monsieur, c'est elle! c'est sa voix, elle nous appelle! »

Puis un silence de mort... Puis deux hommes nagèrent, et au moment où celui qui venait de reparaître sur l'eau passait entraîné par le courant, les deux hommes le saisirent, remontèrent le fleuve avec effort pour regagner le bâtiment qui s'était arrêté, et parvinrent, à l'aide de cordes, à déposer sur le pont cet homme que sa femme, sa jeune fille entourèrent avec effroi; et, grâce aux soins qui lui furent aussitôt prodigués, il recouvra promptement ses sens.

*La Ville de Corbeil* avait continué sa marche, et les passagers repris leurs places sur le pont, au salon, ou au boudoir.

M. Darblay possédait une agréable propriété sur le bord de la Seine, non loin de Corbeil; il allait y passer les vacances accordées à la magistrature, lorsque s'avancant sur la balustrade qui entoure le pont, un étourdissement, un vertige l'avait pris et fait tomber dans la rivière, et ne sachant pas nager, il serait mort, sans doute. Dès qu'il put parler, serrant sa femme et sa fille dans ses bras : « A qui dois-je la vie? » demanda-t-il en regardant autour de lui.



— A M. Amédée de Tainville, répondit Thom.

— J'ai beaucoup connu votre père, monsieur, dit M. Darblay tendant avec affection sa main au jeune homme dont les traits exprimaient un grand bonheur, nous étions camarades de collège. L'état militaire qu'il avait embrassé l'éloigna de moi; j'appris avec douleur sa mort sur le champ de bataille, et je bénis le hasard qui me fait devoir la vie au fils de mon ami. »

Le hasard ! murmura Antonine regardant Thom et son maître avec des yeux pleins de larmes.

— Oserai-je vous demander le but de votre voyage, monsieur ? dit M<sup>me</sup> Darblay à M. de Tainville. Cette question n'est point excitée par une froide curiosité, comme vous le pensez bien, mais par l'intérêt le plus vif... celui d'une mère pour son fils, dit-elle d'une voix émue. »

Amédée prit la main de M<sup>me</sup> Darblay et y posa doucement ses lèvres. « J'accepte ce titre avec joie, madame ; la vérité est que je n'avais aucun but, une simple excursion dans les environs de Paris. »

*La Ville de Corbeil* venait de s'arrêter.

Après avoir interrogé les regards de son mari, M<sup>me</sup> Darblay reprit : « Nous ne pouvons nous séparer en ce moment, monsieur, et nous voici arrivés à notre destination. Faites-nous le plaisir d'accepter notre hospitalité ; accordez-nous cette faveur comme une suite de ce que nous vous devons déjà, soyez généreux tout-à-fait. »

M<sup>me</sup> Darblay n'eut pas de peine à décider Amédée de Tainville qui lui donna la main pour traverser l'embarcadère. Antonine suivait, serrant sur son cœur le bras de son père, et Thom fermait la marche portant le carton de la femme de chambre de ces dames, à laquelle il parla bas tout le long du chemin qui conduisait à l'habitation de M<sup>me</sup> Darblay.

V.

Par une belle soirée d'automne, sous un ciel gris, à travers un léger brouillard, entourée de fleurs aux couleurs sombres, la famille Darblay avait fait apporter des chaises sur une terrasse qui domine le cours de la Seine ; on n'entendait que le bruit de la feuille jaunie qui se détache et tombe... Antonine, assise aux genoux de sa mère, les pressait avec tendresse ; la jeune fille ne paraissait plus aussi gaie, elle regardait alternativement et son père et le fleuve, et le fleuve et son père.

« Antonine ?

— Maman !

— Qu'as-tu, mon enfant ? si tu n'es pas heureuse de ce mariage, dis-le-nous, il en est tems encore.

— Oh ! si, maman, je suis bien heureuse, mais c'est que je pense toujours à ce moment affreux où mon père disparut dans ce vilain fleuve qui coule tranquillement devant nous, comme s'il n'avait pas failli nous engloutir tous les trois... n'est-ce pas, maman, que nous y eussions suivi mon père ? Aussi, combien je te remercie de m'avoir permis d'aimer M. Amédée, car en lui c'est mon père que j'aime !

— Amédée de Tainville est un brave et noble jeune homme qui, par son éloquence et son désintéressement, s'est déjà fait remarquer au barreau, reprit avec orgueil M. Darblay ; si j'avais eu un fils, j'aurais voulu qu'il suivit cette carrière, et je bénis le hasard qui m'a fait rencontrer dans mon gendre celui que j'aurais choisi pour mon fils.

— Le hasard ! répéta Antonine d'un air distrait, et regardant avec inquiétude sur la grande route, espérant y voir passer Amédée, maman dit qu'il n'y a pas de hasard, que c'est le doigt de Dieu qui dirige toutes choses... »

Le galop d'un cheval se fit légèrement entendre, et la famille Darblay se hâta de rentrer au salon.



Le lendemain était un beau, un soleil jour, c'était celui du mariage d'Antonine Darblay et d'Amédée de Tainville. Les habitans pauvres des environs avaient été engagés à participer aux plaisirs de la fête, et attendaient, réunis dans la cour; les domestiques, parés de leurs plus beaux habits ornés de bouquets et de rubans, se tenaient dans l'antichambre : Thom seul ne paraissait pas. Les parens, les amis des deux familles se trouvaient réunis dans le salon; Amédée de Tainville attendait avec impatience sa fiancée; elle entra appuyée sur le bras de son père.

La jolie tête d'Antonine, entourée des plis de son voile blanc, ressemblait à ces têtes d'anges entourées de nuages. Ce ne fut qu'un cri d'admiration. La jeune fille émue tremblait en regardant sa mère qui pleurait d'amour et d'orgueil. M. Darblay présenta sa fille aux parens de M. de Tainville, tandis que M<sup>me</sup> Darblay, de son côté, nommait son gendre à sa nouvelle famille, et les deux jeunes gens s'étant rencontrés à l'une des extrémités du salon, Amédée s'empara de la main d'Antonine, la conduisit près d'une embrasure de fenêtre, dont les rideaux de damas rouge étaient baissés, et les soule-

vant, il découvrit une espèce de mendiant... C'était Thom, portant des habits pareils à ceux qu'il avait sous le guichet de la rue de Seine, et tenant dans sa main la même pièce de deux sous.

Antonine rappela ses souvenirs... puis, après un moment d'hésitation, elle reconnut Thom, et regarda Amédée comme pour lui demander l'explication de cette scène.

« C'est alors que je vous ai vue, ma chère Antonine... Depuis ce jour, votre image ne m'a jamais quitté; et je vous cherchais partout... Lorsque Thom a reconnu votre voix à ce moment fatal, où... je vous ai retrouvée! »

Puis, prenant les deux sous que Thom tenait toujours, Amédée de Tainville ajouta : « Acceptez-les comme notre *pièce de mariage*. »

M<sup>me</sup> Darblay, inquiète de l'émotion qu'éprouvait sa fille, s'approchait pour en connaître la cause...

« Ah! maman, s'écria Antonine en se cachant dans le sein de sa mère, tu avais bien raison, il n'y a pas de *hasard*.... Mais, mon Dieu, vous me rendez plus que je ne vous ai donné! »

M<sup>me</sup> FOUQUEAU DE PUSSY.



## L'Aumône.

A M<sup>lle</sup> LOUISE F...., ABONNÉE DU JOURNAL DES DEMOISELLES.

Louise, le matin, à l'heure du réveil,  
Lorsque par un baiser votre mère adorée  
Vous invite à bénir, dans la langue sacrée,  
Le Dieu qui des enfans enchante le sommeil,

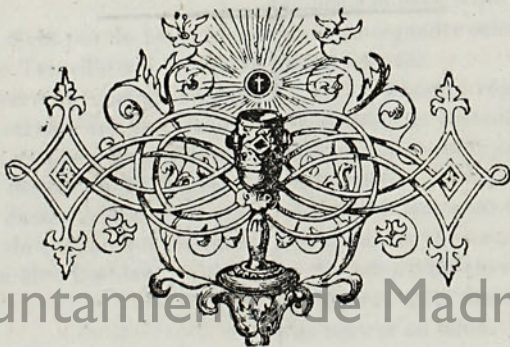
Pensez-vous quelquefois que sur cette humble terre  
D'autres enfans, hélas ! comme vous, bons et doux,  
Sur leur chevet bien froid s'éveillent avant vous,  
Qui ne connaissent plus ce baiser d'une mère ?

Priez, priez pour eux, car ils mourraient de faim,  
Si les petits oiseaux qui passent sous la nue,  
Voyant leur abandon et leur enfance nue,  
Ne jetaient sous leurs pas quelques miettes de pain.

Ce pain se fait au ciel du froment de l'aumône :  
Il est au paradis une plaine d'amour  
Où l'épi pour mûrir n'a besoin que d'un jour,  
Et qu'un lac bienfaisant de ses eaux environne ;

Les anges, en chantant, entr'ouvrent le sillon,  
Et les vierges, le soir, moissonneuses divines,  
De leurs faucilles d'or dépouillant les collines,  
Entre les orphelins partagent la moisson.

ANTOINE DE LATOUR.





Revue des Théâtres.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

*Le Luthier de Vienne*, opéra en un acte, paroles de MM. Saint-Georges et Leuven, musique de M. Monpou.

Un habile luthier est l'homme le plus utile à l'humanité, sans lui, il n'y a pas d'harmonie possible dans ce monde, dit le vieux Creyspeil. Paganini ne se sert que de mes violons, Hendel ne touche que mes pianos, et Rossini n'est joué que par mes instrumens... Cet orgue que je viens de finir, dit-il à ses nombreux ouvriers, est le fruit de deux ans de travail, c'est mon chef-d'œuvre, je le destine à ma nièce Angela pour le jour de sa fête. »

Le luthier a un fils, Frédéric, jeune étudiant de l'université de Leipsick qui se trouve en vacances chez son père. L'étudiant est absent lorsque Angela s'écrie : « Mon oncle, j'entends les pas du cheval de mon cousin. — Est-ce que son cheval ne ressemble pas à celui des autres ? — Non, mon oncle, il revient plus vite. — Frédéric fait bien, dit Creyspeil, depuis trois jours qu'il est absent ! — Mon oncle, ne le grondez pas, j'ai toute sa confiance, et mon cousin va sans doute me donner de bonnes excuses. »

Les bonnes excuses de l'étourdi, c'est d'avoir cherché vainement une cantatrice qu'il a entendue dans un concert. La pauvre Angela se sent défaillir, car elle aime son cousin. On annonce qu'une étrangère vient visiter les salons du luthier. C'est Bathilde, amie d'enfance d'Angela, et Frédéric retrouve en elle sa cantatrice. Mais Creyspeil a une aversion : c'est le chant. Une voix de femme, surtout, lui fait mal ; aussi sa nièce n'a-t-elle jamais chanté, et pour prouver la supériorité des instrumens sur la voix humaine, le luthier

place la pauvre fille devant son orgue. Elle joue mal, car son cousin est là qui n'a d'yeux et d'oreilles que pour Bathilde. Le cantique de sainte Cécile, que joue Angela, rappelle à la cantatrice des paroles qu'elle a sues autrefois ; elle les chante. Aux accens de cette voix mélodieuse, les ouvriers du luthier s'approchent en silence, l'orgue touché faiblement par la malheureuse Angela n'est plus écouté. Alors Creyspeil, accusant son manque de talent et au désespoir de l'affront de sa nièce, brise l'orgue en injuriant tout le monde. Tout le monde se sauve excepté Bathilde, et le luthier lui confie que jamais il n'a conçu l'idée que les sons d'un instrument pussent l'emporter sur ceux de la voix ; mais il a eu une sœur, la mère d'Angela ; cette sœur est morte en chantant, et pour avoir chanté, sa poitrine s'est brisée dans une mélodie. Angela, qui l'ignore, est organisée comme sa mère ; les médecins ont déclaré que le chant la tuerait... Voilà pourquoi le bon luthier témoigne devant sa nièce tant de haine pour la musique vocale afin de la détourner ainsi du désir de chanter. Il ajoute que son vœu le plus ardent est d'unir son fils à Angela, et Bathilde émue promet d'user de son influence sur Frédéric pour le décider à cette union.

Se trouvant bientôt entre les deux jeunes filles, Frédéric exprime son admiration pour la cantatrice ; il vante surtout la manière dont elle a chanté, dans le concert, la ballade du *Vieux Chasseur*. Angela, à qui ces éloges causent une jalouse émulation, veut les obtenir aussi ; elle sait, dit-elle, cette ballade, et commence à la chanter... mais aux premières notes, Bathilde effrayée l'interrompt par un éclat de rire. « Quel chant ! quelle méthode ! c'est pitoyable ! Contente-toi d'être la meilleure pianiste de Vienne. » Et lui arrachant des mains le cahier de musique, elle chante avec toute la grâce et le charme d'un grand talent. Frédéric transporté applaudit, et n'aperçoit pas Angela qui se



retire en pleurant de honte et de douleur.

Seule avec Frédéric, Bathilde lui apprend les projets de mariage que son père a formés et le sort qui menace Angela si elle chante. Bien que Frédéric soit touché, il ne répond que par une déclaration passionnée pour Bathilde, qui se rend auprès de son amie Angela afin de la consoler, et lorsque Creyspeil vient savoir la réponse de son fils, sa réponse est qu'il n'épousera jamais une autre femme que Bathilde. Alors le père irrité maudit son fils et le chasse.

Les deux amies reviennent. Bathilde, qui sans le vouloir a jeté le malheur dans cette maison, veut au moins le réparer. Elle est veuve et n'aime que son art et la liberté, mais elle a là-bas, dans sa voiture, un grand homme sec, habit noir, figure jaune, cheveux poudrés à blanc, qui s'occupe à lui faire un madrigal : c'est le conseiller aulique Bilderbrokausen qui la suit partout pour l'épouser, et sans se décourager de ses refus, porte toujours sur lui un contrat de mariage qu'il a déjà signé, dans l'espoir de le lui faire signer à son tour en profitant d'un moment favorable.

Bathilde se dévoue, elle part en priant Angela de répondre à une lettre qui doit arriver de Vienne. Une lettre est en effet décachetée par Angela ; mais elle est de son cousin. Il déclare à Bathilde que tout en plaignant la pauvre Angela de l'arrêt de mort qui la menace si elle chante, il ne peut épouser que Bathilde, et si Bathilde ne consent à chanter le soir, sur le balcon, le cantique de sainte Cécile, il se tuera.

La malheureuse Angela apprend à la fois : qu'elle n'est pas aimée, qu'elle mourra si elle chante, et que son cousin va mourir puisque Bathilde est partie. Elle remet à son oncle cette fatale lettre et s'éloigne comme le premier coup de neuf heures commence à sonner. « Ah ! je n'ai plus de fils ! » s'écrie Creyspeil...

En ce moment les portes du balcon restées ouvertes laissent apercevoir dans l'ombre une robe blanche, et une voix d'ange fait entendre le cantique de sainte Cécile... Le luthier a reconnu sa nièce : si elle chante elle meurt, si elle ne chante pas c'est Frédéric... Tandis que le vieillard au désespoir hésite... Angela achève le cantique de sainte Cécile et tombe dans les bras de son oncle qui la dépose expirante sur un fauteuil. Frédéric accourt ivre de joie pour se jeter aux pieds de Bathilde... il se trouve à ceux d'Angela, et c'est avec une profonde émotion qu'il reconnaît le dévouement sublime de sa cousine. Les soins empressés de Frédéric la rendent à la vie ; elle épouse son cousin... et ne chantera plus. Bathilde arrive en ce moment pour annoncer à ses amis qu'elle est devenue M<sup>me</sup> la conseillère aulique Bilderbrokausen, et qu'elle chantera pour tout le monde ; et tout le monde en sera bien content, car la cantatrice est M<sup>me</sup> Damoreau, qui a joué et chanté à ravir.

Le poème de cet opéra, imité de l'allemand, est d'un touchant intérêt, et la musique de M. Monpouest à la fois gaie, vive et dramatique.

Nous avons remarqué *les Fils de l'Université*, couplets élanés par Couderc-Frédéric. *Oh ! la bonne folie*, et la ballade du *Vieux Chasseur* chantée par M<sup>me</sup> Damoreau-Bathilde, ainsi qu'un duo entre Creyspeil et Frédéric qui est extrêmement dramatique.

F. D. P.





Mélanges.

ALBUM DES ANTIQUITÉS DE PARIS.

(8<sup>e</sup> ARTICLE.)

**HOTELS SAINT-PAUL**

ET DES TOURNELLES.

(4<sup>e</sup> ET 5<sup>e</sup> ARTICLE.)

Jetons un dernier coup d'œil sur ces vieux palais de rois, et rappelons encore quelques morts célèbres qui y ont eu lieu à diverses époques, depuis l'année 1361, où Charles V, alors dauphin de France, fit commencer la construction de l'hôtel Saint-Paul, jusqu'en 1569, où le roi Charles IX ordonna la démolition de l'hôtel des Tournelles, abandonné par la cour depuis la fin funeste de Henri II.

Le 3 juin 1389, Pierre d'Orgemont, le seul chancelier de France qui fut élu par la voie du scrutin, témoignage non équivoque de l'estime qu'on faisait de ses talens et de son caractère, mourut dans une des caves de l'hôtel des Tournelles qu'il avait fait bâtir. Ce vieillard était affligé d'une étrange maladie qu'on regardait comme une *punition divine*, à cause, dit la chronique de Juvénal des Ursins, qu'il avait fait mourir *messire Jean Desmarests*, célèbre avocat qui joua un rôle pacificateur dans la révolte des Parisiens, en 1382. Pierre d'Orgemont, atteint d'une phthiriasis qui naissait sur toutes les parties de son corps, fut bientôt délaissé par les *physiciens* ou médecins et par ses propres serviteurs; il eut horreur de lui-même, il voulut se cacher à tous les yeux; enveloppé d'un drap qui devait être son linceul, il descendit au fond d'une cave, s'y débattit long-tems contre la mort, et vivant encore, il sentit son corps s'en aller en putréfaction. La tradition ajoute que la vermine qui le rongea eut bientôt pour auxiliaire une

armée de rats par lesquels il fut dévoré. On ne trouva que son squelette qui fut enterré en grande pompe dans l'église de la Culture-Sainte-Catherine, où l'on voyait sa statue armée de pied en cap. Sa victime, Jean Desmarests, dont les ossemens furent conservés par le bourreau lui-même pendant vingt-deux ans, eut aussi un tombeau en terre sainte dans l'église de Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers. La fin de ces deux ennemis avait été bien différente: l'un avait péri sur l'échafaud, comme un martyr, en se recommandant à la justice du ciel; l'autre, le persécuteur, avait expiré dans d'affreuses tortures, comme un coupable, comme un damné: nouvel Antiochus frappé par le bras d'un Dieu vengeur.

Le 20 octobre 1422, le malheureux roi Charles VI *alla de vie à trépassemens*; depuis trente ans, il était *moult troublé de maladie au cerveau*, et il ne jouissait de sa raison qu'à de longs intervalles, depuis que l'apparition d'un homme noir dans la forêt du Mans l'avait fait entrer en *frénésie*. Cette frénésie furieuse ne céda qu'à la voix touchante de sa belle-fille Valentine de Milan; et lorsque cette veuve du duc d'Orléans, assassiné par Jean-Sans-Peur, se fut éteinte dans les larmes, Charles, abandonné de sa femme, de ses enfans, de ses serviteurs, traîna le reste de ses jours dans une espèce de prison où il manquait du nécessaire, et mêlait souvent à ses rugissemens de démence les cris d'angoisses que lui arrachait la faim. Durant l'agonie de ses dix dernières années, il ne sortit pas de l'hôtel Saint-Paul où il était gardé comme un criminel, et roi de nom seulement, il vit les Anglais s'emparer de la royauté, et Bethfort trôner dans son propre palais. C'était l'ouvrage d'Isabeau qui sacrifiait à la haine et à l'ambition ses fils et la France. Quand il fut décedé en ce même hôtel où il était né, on le laissa un jour entier dans son lit, le visage découvert, et le peuple, admis dans la chambre mortuaire, vint lui don-



ner de l'eau bénite, en murmurant de trouver le corps de son roi environné d'archers anglais; les prêtres seuls étaient français. Puis le lendemain on l'embaumait avec des épices et des herbes aromatiques, et il fut transporté solennellement à Notre-Dame, sous un dais de velours noir porté par les échevins de la ville de Paris. Le duc de Bedford, l'usurpateur de la France, menait le deuil, vêtu d'un manteau noir. Mais dans ce cortège funèbre, les fils et les parens du défunt ne parurent pas, et la bannière d'Angleterre flottait à côté de celle des fleurs de lis. Le roi Charles, *doux et benin à son peuple, servant et aimant Dieu*, fut accompagné aux caveaux de Saint-Denis par une foule explorée qui priaient pour l'ame du mort et aussi pour la délivrance du royaume, car le dauphin, qui fut Charles septième, sans armée, sans cour, sans argent, semblait à jamais dépouillé de l'héritage de ses aïeux, ou destiné à rester, comme on l'appelait, *roi de Bourges*.

Quatorze ans plus tard, le 24 septembre 1436, l'auteur des malheurs de la France, Isabeau de Bavière, cette artificieuse étrangère qui avait livré aux Anglais l'état et son mari, mourut aussi à l'hôtel Saint-Paul, où elle cachait sa vieillesse déshonorée et maudite. Sa mort retentit à peine hors de l'enceinte du palais où elle fut exposée trois jours à la vue de tout le monde; mais peu de prières vinrent en offrande aux pieds du catafalque; en revanche, beaucoup de vœux de vengeance s'élevèrent autour du cercueil porté à la cathédrale par quatorze hommes habillés de noir. On disait pourtant qu'Isabeau s'était repentie sur son lit de mort, et qu'elle avait appris avec une joie maternelle la réconciliation de Charles VII avec le duc de Bourgogne. Les Anglais s'empressèrent de faire disparaître ce cadavre qui soulevait le ressentiment des Parisiens, et un petit bateau, monté par quatre rameurs, enleva

la nuit les restes d'Isabeau à *très-petit appareil et convoi, comme si c'eût été la plus petite bourgeoise*.

Au commencement du siècle suivant, l'hôtel des Tournelles fut témoin d'une mort bien différente: le bon roi Louis XII, ayant épousé depuis deux mois, en secondes noces, Marie, sœur du roi d'Angleterre, succomba au nouveau genre de vie qu'il avait adopté pour plaire à sa jeune femme, et rendit l'esprit le 1<sup>er</sup> janvier 1515. Lorsqu'il embrassait pour la dernière fois son successeur François I<sup>er</sup>, il lui dit: « Mon fils, je me meurs; je vous recommande mes sujets. » Mémorable parole, qui eut de l'écho dans le cœur de tous les sujets. Le lendemain, lorsque les sonneurs des corps parcouraient les rues de la ville en agitant leurs clochettes, ils répétaient avec des sanglots: *le bon roi Louis douzième, père du peuple, est mort!* L'enterrement de ce roi fut en effet celui d'un père chéri de ses enfans; Paris tout entier était dans le deuil et dans les larmes. La mémoire de Louis XII se perpétua glorieuse et adorée dans le souvenir du peuple, qui avait coutume de dire, chaque fois qu'il souffrait: *Qu'on nous ramène au tems du bon roi Louis!*

UNE JEUNE ANTIQUAIRE.

Économie Domestique.

CERISES A L'EAU-DE-VIE.

On prend un bocal de verre que l'on remplit à moitié d'eau fraîche, cette précaution est nécessaire pour que les cerises ne se meurtrissent pas en tombant dans le bocal. On choisit des cerises qui ne sont pas tachées, on coupe leur queue de manière à ce qu'il n'en reste que six lignes, puis on dépose les cerises dans le bocal; quand il est plein, on y ajoute encore de l'eau jusqu'à ce que les cerises en soient toutes couvertes. On les laisse ainsi pen-



dant douze heures, puis on couvre le bocal d'un linge que l'on serre autour du goulot, et on le retourne pour que toute l'eau puisse s'échapper du bocal.

Ensuite on met dans un linge une poignée de noyaux de cerises concassés, une livre de framboises, un bâton de cannelle que l'on brise en petits morceaux, deux gros de massis. On ferme cette espèce de sachet, on l'introduit dans le bocal que l'on recouvre de sucre en poudre, et que l'on remplit d'eau-de-vie.

Le bocal, bouché avec un bouchon de liège, doit être exposé au soleil pendant un mois. Ensuite on ôte le sachet et on ajoute de l'eau-de-vie pour remplacer celle que le soleil a dû pomper à travers le verre du bocal.

Par ce moyen, on est assuré de pouvoir offrir l'hiver des cerises d'une couleur aussi vive que l'été, et d'une peau aussi tendre.

---

### Correspondance.

Quel soleil! quel ciel bleu! c'est à en devenir folle, à en perdre la vue. Dieu! que je voudrais habiter une grotte tapissée de mousse, au bord d'un ruisseau qui ne ferait pas de bruit, au fond d'un bois où il n'y aurait que des petits oiseaux... Tu souris... tu comprends que la faible habitante des villes a peur du bruit d'une chute d'eau et des bêtes de nos forêts... Mais cela ne m'inquiète pas du tout, et vienne un danger, je saurai bien trouver du courage... En attendant, permets-moi de préférer le ruisseau au torrent, et le rossignol à l'aigle. D'ailleurs le rossignol est plus qu'un chanteur célèbre, et les savans s'occupent de lui. M. de Nervaux vient de communiquer à l'Académie des sciences un mémoire où il dit : « J'ai dans mon jardin une haie au milieu de laquelle était un nid de rossignol qui avait quatre œufs. Lors des dernières inonda-

tions, une partie du jardin fut envahie par les eaux qui montaient avec impétuosité. Inquiet de savoir si elles parviendraient jusqu'au niveau de ce nid, je venais l'observer plusieurs fois par jour. Un matin, je ne trouvai que deux œufs; je craignais qu'ils n'eussent été entraînés par les eaux qui n'étaient plus qu'à quelques lignes du nid, et peu d'instans après n'ayant trouvé qu'un œuf, j'observai ce nid avec plus d'attention encore... Quel fut mon étonnement, quand j'aperçus le rossignol et sa compagne raser la terre en volant avec rapidité, bien qu'avec précaution, et se dirigeant vers l'une des parties les plus élevées du jardin... Les pauvres rossignols emportaient ce dernier œuf que je venais de voir dans leur nid, et ils allaient le déposer à cent cinquante pas de l'ancien, dans un nouveau où depuis quatre petits sont éclos! Comment ces rossignols ont-ils pu porter leurs œufs à une aussi grande distance? est-ce avec le bec, est-ce avec les ongles? C'est ce que je n'ai pu voir. »

Ainsi, le rossignol a non seulement une voix dont nous serions fières, mais encore il pense, il réfléchit comme nous, il a comme nous des prévisions, et quant à son adresse, nous qui n'avons que des bras et des jambes, nous ne pouvons comprendre celle de ses petits ongles et de ses ailes. Mon Dieu! que nous avons de choses à apprendre pour en savoir autant qu'un rossignol!

Pour cela, ne perdons pas notre tems à lire des livres frivoles, il y en a tant qui instruisent en amusant! *Robinson*, par exemple, annoncé page 71 de la troisième année de notre Journal. Je te recommande ces deux beaux volumes, ma chère, c'est le plus utile présent qui se puisse faire à un frère, à un cousin, et qui sera toujours l'ornement d'une bibliothèque.

Mon Dieu! comme ma correspondance est décousue, comme je saute à pieds joints d'un sujet grave à un sujet frivole, et par une transition si maladroite que je



dois te faire pitié... pour excuse, je te dirai que tout est contraste dans ce monde; ainsi je vais te parler modes.

Des deux jeunes personnes que représente notre gravure, l'une, celle qui va au bal, suppose qu'elle a une robe d'organdi, de gaze de Savoie, ou de gros de Naples blanc; les manchettes et la colerette seront, ou en tulle de coton pour la robe d'organdi, ou en tulle de soie pour les deux autres robes, et dans ce cas la colerette et les manchettes auront dans l'ourlet un ruban de gros de Naples, haut de huit lignes à peu près. Ce ruban, la ceinture, les nœuds de la coiffure et la garniture des gants seront de la même couleur. Je t'ai dit comment on faisait cette garniture, page 31 de la troisième année; je t'y renvoie.

Pour la forme de ce corsage, je te renvoie aux Nos 4-5 et 6 de la 1<sup>re</sup> planche de la quatrième année.

Le n<sup>o</sup> 1 de la planche VII, jointe à ce numéro, est la petite manche plate; la couture se place sous le bras et le bas de la manche descend en biais sur le coude.

L'autre jeune personne, celle qui travaille, suppose qu'elle a une robe de percale blanche ou de jaconas rose ou bleu, ou enfin de mousseline de laine.

Le n<sup>o</sup> 2 est le dos de cette robe.

L'un des n<sup>os</sup> 3 est le devant. Je te ferai observer que le haut, ce qui se fronce sur l'épaule, doit être beaucoup moins en biais.

L'autre n<sup>o</sup> 3 représente les deux devans réunis.

Le n<sup>o</sup> 4 est la manche que tu feras, ou :

Avec le poignet n<sup>o</sup> 5, et alors tu ne la tailleras longue que jusqu'aux points qui la partagent; ou :

Avec le poignet n<sup>o</sup> 6, et alors tu la tailleras dans toute sa longueur.

Le n<sup>o</sup> 7 est une espèce de jockey que l'on coud avec cette manche. Ce jockey n<sup>o</sup> 7 et ce poignet n<sup>o</sup> 5 se garnissent d'une bande d'étoffe, haute de deux pouces, sans les remplis ni les ourlets, que l'on fronce, si l'étoffe se lave, pour la plisser à plis

ronds, ou bien que l'on plisse à plis ronds si l'étoffe ne se lave pas.

A présent, lorsque tu voudras lever ces patrons, prends une aune; mesure, je suppose, la hauteur du poignet n<sup>o</sup> 6, tu trouveras deux lignes; multiplie-les par dix, cela te fera vingt lignes sans les remplis. Mesure la largeur, tu trouveras neuf lignes; multiplie-les par dix, cela te fera quatre-vingt-dix lignes de long, ce qui correspond à un demi-tiers. Ainsi de suite: dix fois la longueur et dix fois la largeur. Ces patrons doivent convenir à peu près à toutes les tailles de femme.

Le n<sup>o</sup> 8 est un col qui croise sur la poitrine et que l'on attache avec une broche. On peut n'y faire qu'un simple point à jour et le garnir d'un tulle à pois, de dix sous l'aune. Ce tulle plissé à plis ronds est très-clair et fait très-bien autour de la figure.

Quant au tablier, je t'ai indiqué la manière de le faire, à la page 222 de la première année, seulement tu ne coudras pas ensemble les lés de chaque côté, tu les réuniras par cinq rosettes de ruban de gros de Naples, longues de trois pouces chacune, et qui décroîtront en nombre en même tems qu'en longueur. Par exemple: la première, celle du bas, formée de 8 boucles, la seconde de 7, la troisième de 6, la quatrième de 5, et la cinquième de 4. Tu comprends que cette couleur paille n'est là que pour plaire aux yeux; cela ne serait joli que pour une jeune dame; mais pour toi, je te conseille un tablier de gros de Naples noir, puce ou vert foncé, et les rosettes en ruban de gros de Naples rose, bleu ou vert-pâle.

Rien de si gentil que le costume de ma petite sœur. Pantalon, robe et pélerine de jaconas blanc, rose ou bleu, manches courtes et plates, manchettes pareilles à la garniture de la pélerine, longues tresses pendantes sur les épaules et ornées chacune d'un nœud de ruban de velours, bibi en paille cousue garni d'un ruban de velours, mitaines de soie noire, guêtres et souliers de toile grise.



Rien de si frais que le costume de mon jeune frère. Pantalon blanc, chemise de jaconas rose, jaune ou bleu, chapeau de feutre gris ou de paille bordé de velours et orné d'un ruban de velours.

Quant à nous, ma chère amie, nous ne pouvons quitter encore les manches larges ; le modèle que je t'envoie étant serré du haut et du bas nous accoutumera, j'espère, aux manches étroites. Nous sommes déjà bien assez bizarres comme cela. L'autre jour je me croyais très-bien : j'avais une capote de jaconas blanc garnie d'une ruche de tulle, une robe rose, un fichu simple comme celui que je t'indique, mon mantelet noir bien serré sur les épaules, mon ombrelle que je plaçais comme autrefois les dames plaçaient leur petite canne... Un homme et une femme du peuple venaient devant moi.

« Comment trouves-tu cette jeune demoiselle ? dit la femme qui me regardait avec complaisance.

— Je trouve qu'elle ressemble à sa grand' mère, répondit l'homme. »

Eh bien ! ma chère, ce qu'autrefois j'aurais pris pour une injure, aujourd'hui je le prends pour un éloge.

Adieu, aime-moi toujours !

J. J.

.....  
Sphémérides.  
—

15 juillet 1099. — *Prise de Jérusalem par les Croisés.*

Ce fut le 10 juin 1099 que, des hauteurs d'Emmaüs, les Croisés saluèrent de mille cris de joie Jérusalem, qui, triste et vénérable dans ses souvenirs et ses ruines, se déployait sous leurs regards. Godefroi de Bouillon assit son camp chrétien aux lieux mêmes où, quelques siècles auparavant, flottaient les étendards romains, lorsque Titus assiégea la *Niobé des nations*, Jérusalem, dix-sept fois prise et saccagée.

Dès le lendemain, bouillans d'ardeur et d'impatience, les Croisés marchèrent à la muraille, sur la foi d'un pieux ermite qui, leur annonçant des prodiges, leur persuada que les remparts allaient tomber devant leurs épées et ses prières. Mais le ciel ne voulant point tenir les promesses du moine, les chrétiens, repoussés, revinrent au camp, guéris de leur aveugle crédulité, et, comptant un peu moins sur l'assistance divine et un peu plus sur les moyens humains, ils se préparèrent à assiéger la ville dans les formes.

Le ciel semblait protéger les infidèles. Les ardeurs dévorantes du soleil sans nuages de la Palestine avaient tari les sources et les torrens ; la soif consumait l'armée chrétienne : ses douleurs étaient si horribles, que le Tasse, en traçant l'effroyable peinture de cette sécheresse, n'a pas été moins fidèle historien que magnifique poète. Le bois manquant pour la construction des machines, il fallait, sous ces mortelles chaleurs, aller chercher des matériaux à plus de dix lieues dans la forêt de Samarie. Quarante mille Sarrazins garnissaient les fortes murailles, et l'armée chrétienne leur était à peine égale en nombre. Ainsi, l'événement du siège semblait au moins douteux, mais le courage que les Croisés puisaient dans leur dévotion, était si persévérant, leur désir de délivrer Jérusalem si vif, la conduite des chefs si ferme, si prudente, qu'au bout d'un mois tous les travaux furent terminés, et tout fut prêt pour l'assaut. Avant de le tenter, les chrétiens, pour attirer sur eux la protection divine, se livrèrent à des pratiques religieuses. « Persuadés que les » portes de la ville assiégée ne devaient pas » moins s'ouvrir à la dévotion qu'à la bravoure, ils écoutèrent avec docilité les » exhortations du solitaire qui leur conseillaient de faire le tour de Jérusalem, » et tous s'empressèrent de suivre son » avis, qu'ils regardaient comme le langage de Dieu même. Après trois jours



» d'un jeûne rigoureux, ils sortirent en  
 » armes de leurs quartiers et marchèrent,  
 » les pieds nus, la tête découverte, au-  
 » tour des murailles de la sainte cité. Ils  
 » étaient devancés par leurs prêtres vê-  
 » tus de blanc, qui portaient les images  
 » des saints, et chantaient des psaumes et  
 » des cantiques. Les enseignes étaient dé-  
 » ployées, les timbales et les trompettes  
 » retentissaient au loin. C'est ainsi que les  
 » Hébreux avaient fait autrefois le tour  
 » de Jéricho, dont les murailles s'é-  
 » taient écroulées au son de leurs instru-  
 » mens (1). »

Le 14 juillet, les chrétiens ayant dis-  
 posé toutes leurs machines de guerre,  
 roulèrent vers les remparts trois tours  
 énormes, garnies de ponts-levis, qui de-  
 vaient s'abattre sur les murailles. Ces  
 forteresses mouvantes, pleines d'armes et  
 de soldats, étaient commandées par Go-  
 defroi, Tancred et Raimond. A l'attaque  
 infatigable des Croisés, les Sarrazins op-  
 posèrent une héroïque résistance : l'as-  
 saut dura deux jours. Le 15, à trois heures  
 du soir, la tour de Godefroi, après des  
 efforts inouis, abassa ses ponts-levis sur  
 le rempart, et bientôt les chrétiens inon-  
 dèrent Jérusalem conquise, en répétant  
 avec fureur leur cri de guerre : « Dieu le  
 veut ! Dieu le veut ! » Les suites de cette  
 victoire furent horribles, et les Croisés  
 déshonorèrent leur courage par leur cruau-  
 té. Hommes, femmes, enfans, vieillards,  
 juifs, musulmans, tout ce qui n'était pas  
 chrétiens fut égorgé. Suspens pendant un mo-  
 ment la boucherie, les pèlerins, entraînés  
 par Godefroi, qui seul resta pur au mi-  
 lieu de ces horreurs, allèrent gémir et  
 pleurer dans l'église du Saint-Sépulchre ;  
 mais aussitôt après leurs dévotions, ils  
 recommencèrent les massacres avec une  
 nouvelle ardeur.

(1) *Histoire des Croisades.*

## Mosaïque.

La princesse Marie, dont le talent en  
 sculpture est connu de tous les artistes, a  
 fait exécuter à la manufacture royale de  
 Sèvres, sur ses dessins, trois grands vi-  
 traux de 17 à 18 pieds de hauteur, des-  
 tinés par le roi à la décoration de la cha-  
 pelle de Saint-Saturnin, à Fontainebleau.  
 Ces belles verreries ont été mises en place  
 la semaine passée ; elles rappellent, par  
 leur goût et l'exécution des détails, ce  
 que l'art du moyen-âge nous a laissé de  
 mieux dans ce genre.

La musique de l'antienne *God save the  
 King* est de Lully ; elle a été faite sur  
 des paroles françaises, et chantée devant  
 Louis XIV par les pensionnaires du cou-  
 vent de Saint-Cyr. Voici ces paroles :

Grand Dieu, sauvez le roi !  
 Grand Dieu, vengez le roi !  
 Vive le roi !  
 Que, toujours glorieux,  
 Louis victorieux !  
 Voie à ses pieds ses ennemis  
 Soumis.  
 Grand Dieu, sauvez le roi !  
 Grand Dieu, vengez le roi !  
 Vive le roi !

Lorsque Georges I<sup>er</sup> monta sur le trône  
 d'Angleterre, le célèbre compositeur Hæn-  
 del ajouta des variations à cette antienne,  
 et les présenta lui-même à la reine.

Quand il n'y aurait qu'une simple ob-  
 servation judicieuse dans un volume en-  
 tier de spéculations chimériques, on ne  
 doit pas regretter le tems que l'on a passé  
 à le lire.

LOUIS DAUPHIN, PÈRE DE LOUIS XV.



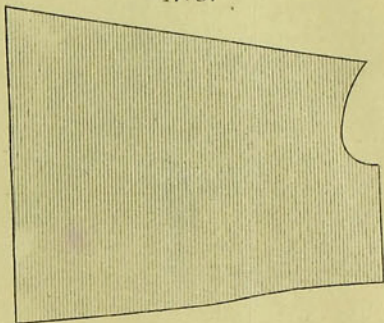
*Journal des Demoiselles.*

4<sup>ème</sup> Année.

Planche VII.



N<sup>o</sup> 3.



N<sup>o</sup> 5.



N<sup>o</sup> 4.





aique.

ie, dont le talent en  
de tous les artistes, a  
anufacture royale de  
sins, trois grands vi-  
eds de hauteur, des-  
d'éccoration de la cha-  
min, à Fontainebleau.  
ont été mises en place  
elles rappellent, par  
ation des détails, ce  
âge nous a laissé de

ntienne *God save the*  
elle a été faite sur  
es, et chantée devant  
ensionnaires du cou-  
Voici ces paroles :

vez le roi!  
gez le roi!

orieux,  
nmemis

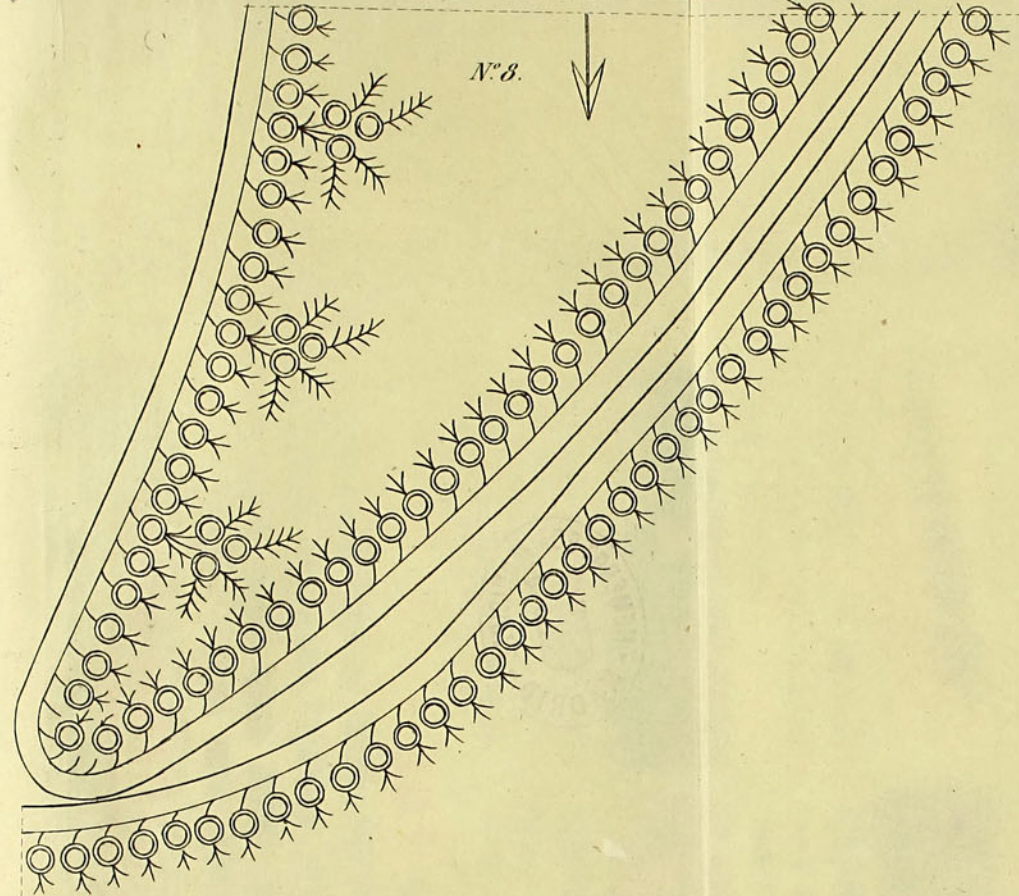
vez le roi!  
gez le roi!

er monta sur le trône  
re compositeur Hœn-  
ons à cette antienne,  
ême à la reine.

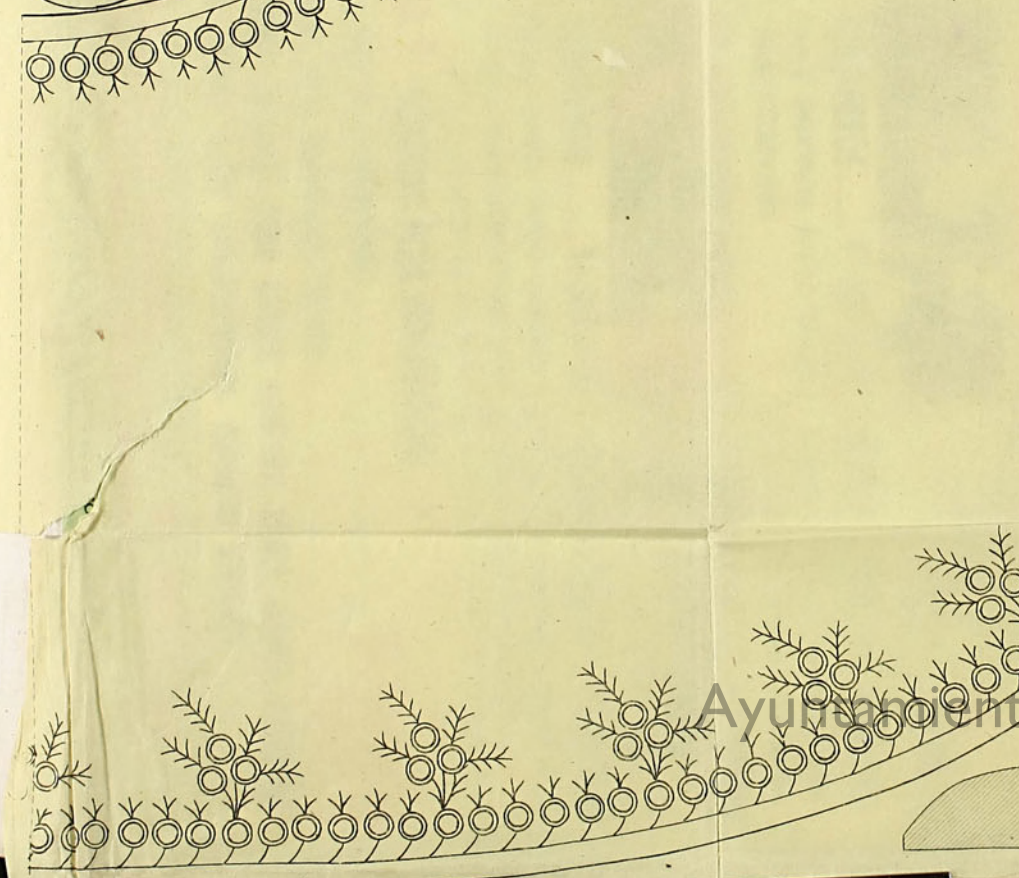
it qu'une simple ob-  
dans un volume en-  
chimériques, on ne  
ems que l'on a passé

, PÈRE DE LOUIS XV.

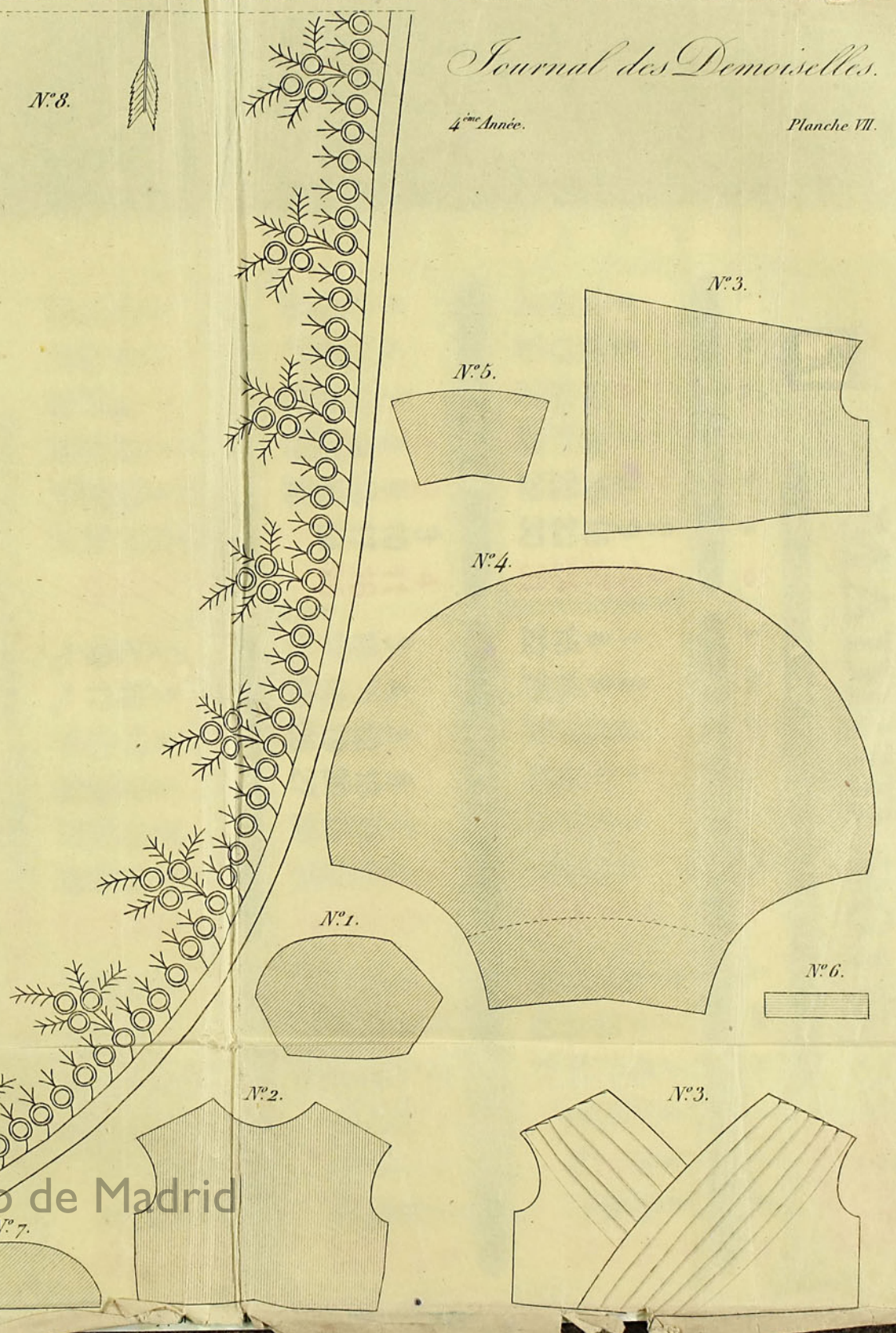
46, AU MARAIS.



N° 8.



N° 7.



Ayuntamiento de Madrid





à le lire.

(1) *Histoire des Croisades.*

LOUIS DAUPHIN, PÈRE DE LOUIS XV.

PARIS. — IMPRIMERIE DE V<sup>e</sup> DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N<sup>o</sup> 46, AU MARAIS.

Ayuntamiento de Madrid



LA PRIMA

OPUS 10 N. 1

FRANZ LISZT

PARIS, A. LA ROSNE, 1851

M. Boulangier & Co



Ayuntamiento de Madrid



# LA PRIERE

Paroles de M<sup>r</sup> H. DUGIED.

Mise en Musique

ET DÉDIÉE A S. M. LA REINE DES FRANÇAIS.

PAR

## M<sup>c</sup> Boulanger Kunzé.

Accomp<sup>t</sup> de Guitare par J. VIMEUX.

GUITARE.

Moderato.

PIANO.

Moderato.

sempre legato.

The top section of the page contains the instrumental accompaniment. It features two staves: a guitar staff (treble clef, 6/8 time) and a piano staff (grand staff, 6/8 time). Both are marked 'Moderato'. The piano part is specifically marked 'sempre legato'. The guitar part consists of a melodic line with some grace notes, while the piano part provides a rhythmic accompaniment with chords and moving lines in both hands.

This section shows the vocal line and the beginning of the piano accompaniment. The vocal line is on a single staff with a treble clef and a key signature of one flat. The lyrics 'Met - tons - nous en pri -' are written below the notes. The piano accompaniment continues with the same rhythmic pattern as in the previous section.

The second system of the vocal line and piano accompaniment. The vocal line continues with the lyrics 'è - - - re en - fans de ce saint lieu a - - ban - donnons la ter - re'. The piano accompaniment remains consistent with the previous sections.

The third system of the vocal line and piano accompaniment. The vocal line continues with the lyrics 'è - - - re en - fans de ce saint lieu a - - ban - donnons la ter - re'. The piano accompaniment continues with the same rhythmic accompaniment.

The fourth system of the vocal line and piano accompaniment. The vocal line continues with the lyrics 'è - - - re en - fans de ce saint lieu a - - ban - donnons la ter - re'. The piano accompaniment continues with the same rhythmic accompaniment.

The fifth system of the vocal line and piano accompaniment. The vocal line continues with the lyrics 'è - - - re en - fans de ce saint lieu a - - ban - donnons la ter - re'. The piano accompaniment continues with the same rhythmic accompaniment.

Ayuntamiento de Madrid



portons nos vœux à Dieu pour l'âme qui s'en - vo - - le nos chants ont du pou -

- voir la pri - è - re con - so - - le pri - ons ma - tin et soir. Au

*dolce e sostenuto.*

loin l'é - cho ré - - son - - ne d'ou vien - - - nent ces doux sons c'est

*M.G.*

*PED.*

la clo - che qui son - - ne à ge - nous et pri - - ons.

*ritardando.*

*ritardando.*

2.

L'oiseau des nuits soupire,  
Du haut des vieilles tours  
Sa voix semble nous dire  
Un adieu pour toujours.  
Le ciel devient plus sombre,  
Tout est plus solennel;  
Et je vois comme une ombre  
Monter vers l'Éternel.  
Au loin...

5.

Les vierges solitaires  
Priaient avec ferveur,  
Et leurs saintes prières  
S'adressaient au Seigneur.  
Quand la cloche argentine  
Dans les airs se perdait,  
La prière divine  
Avec elle mourait.  
Au loin...





J<sup>e</sup> des D<sup>em</sup>oiselles

Lith. de Benardet Frey.

MARGUERITE DE VALOIS  
Ayuntamiento de Madrid  
*Esprit et courage!*